

REVUE SPIRITE

Fondée en 1858 par ALLAN KARDEC

Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE

47^e ANNÉE.

N° 10.

1^{er} OCTOBRE 1904.

CENTENAIRE D'ALLAN KARDEC

Tous les disciples fidèles, tous les admirateurs de l'homme qu'ils considèrent comme un grand Initiateur, tous ceux qui ont puisé dans les ouvrages de ce penseur les consolations qui adoucissent les peines morales ; d'autres, qui ont voué une reconnaissance bien méritée au philosophe, au travailleur infatigable, au courageux propagateur d'idées religieuses nouvelles et justes pour les avoir arrachés au matérialisme cruel, enfin les indifférents mêmes en matière religieuse, qui ont parcouru un seul livre de l'homme modeste et plein de probité que fut Allan-Kardec, lui adresseront une pensée, un souvenir, une prière peut-être, le 4 octobre jour de son Centenaire.

La *Revue Spirite*, fondée par Allan-Kardec, le 1^{er} janvier 1858..., il y a 46 ans, et qui, depuis, a continué l'œuvre du fondateur, pouvait-elle passer sous silence une telle commémoration que tous les organes du spiritisme tiendront à honneur de renouveler ?

C'est, en effet, le 4 octobre 1804 (12 vendémiaire, an XIII, de la République), que naquit à Lyon, *Denizard, Hippolyte Léon Rivail*, connu aujourd'hui et pour toujours sous le nom d'Allan-Kardec.

Trop d'écrivains ont parlé du fondateur de la *Revue Spirite*, et de l'auteur immortel du *Livre des esprits*, du *Livre des Médiums*, de l'*Évangile selon le Spiritisme* et de ses autres ouvrages, pour que je veuille replacer ici une biographie nouvelle.

Mon intention, plus simple, consiste à réunir au nom de Mme Leymarie, de son fils, Paul Leymarie, continuateurs dévoués de la revue instituée par le maître, et qu'ils considèrent comme un héritage sacré, et au nom de la pléiade modeste qui compose la rédaction, les hommages sincères dont nous formerons une gerbe entourée de notre admiration pour la déposer sur le dolmen qui recouvre la dépouille mortelle du Maître.

A ceux qui ignorent l'origine de ce pseudonyme illustré par le Créateur du Spiritisme, et qui a retenti dans les Deux Mondes, nous rappellerons qu'à l'une des premières séances auxquelles Léon Rivail apportait l'application d'un caractère positif et calculeur, un esprit qui demeura son guide lui révéla par la bouche d'un médium qu'il avait été, lui Rivail, son ami en

Gaule, au pays des Gaëls, au temps des Druides et qu'alors il avait nom Allan-Kardec.

Un peu plus tard, afin d'éviter à Rivail, auteur de dix volumes ou brochures d'instruction classique, les ennuis et les difficultés que ne manquerait pas de lui susciter la publication d'idées si nouvelles, si inattendues, le même esprit lui donna le conseil de faire revivre le nom millénaire d'Allan-Kardec.

Un tel homme devait voir se lever devant lui bien des ennemis et des calomniateurs, et le nombre fut grand, des chardons qui cherchèrent à étouffer les beaux épis naissants ; ceux qu'il avait crus ses amis lui tendirent des pièges de toutes sortes. L'un d'eux n'alla-t-il pas jusqu'à mettre en garde les lecteurs de tous ces mensonges contre leur auteur ignorant et vulgaire qu'il avait vu vendant des contremarques !

Or, s'il fut un esprit érudit et vaste, dignement préparé à donner aux hommes de son siècle une philosophie nouvelle, ce fut bien celui de Rivail qui, à 18 ans, était bachelier ès lettres et ès sciences, à 24 était docteur en médecine, et que ses amis auraient voulu voir aspirer à l'Ecole Polytechnique, tant ses facultés mathématiques étaient développées. Ceux qui, élèves comme professeurs, assistèrent aux cours publics qu'il donnait deux fois par semaine, de 1843 à 1848, sur les mathématiques et l'astronomie, admiraient la simplicité de ses démonstrations et la facilité de son élocution. J'ai entre les mains un questionnaire manuscrit de rhétorique, (que m'a offert Mme Leymarie), rédigé par lui lorsqu'il professait cette science, et qui démontre quel esprit lucide possédait celui qu'aucune calomnie ne put jamais effleurer.

Les nombreuses conférences qu'il fit à Paris, à Lyon et dans vingt autres villes de France, lui firent une juste réputation d'orateur et de savant.

Il avait, en outre, le don de s'assimiler les langues étrangères et parlait très correctement l'anglais, l'allemand, l'italien et l'espagnol.

Il faut lire ses *Œuvres posthumes*, il faut parcourir les premières années de la *Revue Spirite*, dans les colonnes de laquelle il se livrait tout entier avec sa conviction, sa franchise et sa loyauté ; il faut surtout prendre connaissance de l'une des meilleures biographies faites sur lui, signée H. Sausse, et que précède une préface de deux pages seulement, dues à la plume si fine de notre ami G. Delanne, pour comprendre, connaître, et admirer celui qui fut, en sa dernière existence, Allan-Kardec, dont le nom se répand de plus en plus dans les cinq parties du Monde.

Ajouter une phrase quelconque à l'éloge que lui décerneront les cœurs de tous les spirites, à cette date centenaire du 4 octobre, serait diminuer la gloire de celui qui s'est élevé par sa doctrine, à la hauteur des philosophes antique : Platon, Socrate et Epictète.

Lisons toujours ses œuvres. Commentons-les en silence. Admirons et pratiquons sa morale si digne du Christ, dont il admirait les vertus complètes, et qu'il a donné dans ses ouvrages comme le modèle le plus parfaitement divin.

A L'OCCASION DU CENTENAIRE D'ALLAN KARDEC

La *Revue* vient d'éditer une carte postale artistique en simili-gravure, qui est la reproduction exacte de l'un des meilleurs portraits du Maître. Nous tenons cette carte postale à la disposition de nos abonnés aux prix suivants :

Par unité **0 fr. 10** ; par 12 exemplaires **1 fr.** ; par 25 exemplaires **1 fr. 75** ; par 50 exemplaires **3 fr.** ; par 100 exemplaires **5 fr.** ; au-dessus de 100 exemplaires, à débattre.

LA RÉINCARNATION

La réincarnation, mot étrange, mystérieux, et de tous points incompréhensible pour tant de gens qui ne se sont jamais avisés de penser qu'il pût y avoir, sur notre terre banale et rendue si vulgaire par ses vulgaires habitants, autre chose que la triste comédie qu'ils y jouent et qu'on appelle la vie.

La piètre conception qu'on a généralement de cette vie n'est, du reste, pas nouvelle. Elle date même de fort loin. L'on connaît, à ce sujet, le mot légendaire d'Auguste. On raconte que le dit empereur, âgé de 76 ans et sentant approcher son heure dernière, demanda un miroir, fit arranger ses cheveux, puis après avoir donné l'ordre d'introduire ses courtisans, leur dit avec un sourire énigmatique : « Que vous en semble, ai-je bien joué mon rôle ?... Oui, n'est-ce pas ? Eh bien donc, applaudissez ! » — Ce que firent, cela va sans dire, les familiers du moribond sceptique qui, maître absolu du vaste empire sur lequel il venait de régner tout près d'un demi-siècle, glorifié par les historiens, chanté par les poètes, adoré comme un dieu, n'en comparait pas moins sa vie au rôle d'un acteur, sur le théâtre de ce bas monde.

Eh bien, il faut croire que cette boutade de l'impérial histrion a fait école et a laissé de profondes traces dans la cervelle des hommes, des hommes de l'Occident surtout, qui, pour la plupart, s'ils n'osent l'avouer avec le cynisme d'Auguste, n'en croient pas moins que la vie d'ici-bas n'est, en effet, qu'une pure et simple comédie.

Les uns sont persuadés que la tombe en est la conclusion finale, et que la toile une fois tombée, il ne reste plus aux survivants qu'à applaudir, comme le demandait Auguste... ou qu'à siffler, s'il y a lieu, l'acteur qui vient de quitter les planches.

Les autres, opinant du bonnet devant les gens d'Eglise, croient ou feignent de croire qu'il se peut que l'on revive, ailleurs, dans un monde hypothétique, où l'on ira chercher le « grand peut-être » de Montaigne... Oui, certes, « peut-être », car, que sait-on en somme ? Ne faut-il pas être profondément naïf, se disent-ils, entre eux, pour baser une espérance quelconque sur les

attestations de telle ou telle religion qui, à tout hasard, nous promet un paradis.... paradis non gratuit, du reste, et qu'il s'agit d'acheter, en y mettant le prix.

Il va sans dire que ces propos varient suivant la nature des contradicteurs. Négatifs chez les sceptiques, ils sont moins catégoriques chez d'autres négateurs peu rassurés, en somme, et qui, à l'approche de la mort, se taisent ou balbutient dans un frisson d'épouvante, puis, finissent... par demander un prêtre. Tel est, sans parler des croyants superstitieux, ni des orthodoxes ignorants, l'état d'âme où se trouvent les trois quarts de l'humanité.

Pourquoi ? Parce que nul, dans cette foule inconsistante, athée ou fétichiste, n'a la moindre notion de la grandeur de l'homme, de la valeur de son âme — valeur à ce point inestimable, prodigieuse que, pour parfaire son évolution, ont été créés et mis à son service tous les mondes, terres et soleils, qui roulent et gravitent dans l'étendue.

L'âme ! s'écrient en chœur les incrédules ; mais quel est donc ce vocable inexpressif ou d'obscure signification ? Nous révèle-t-il l'inconnue d'un problème demeuré insoluble jusqu'à ce jour ; est-il le mot d'un logogriphe mystificateur... ou bien, plutôt, un simple et pur non-sens ?

Nombre de gens, se croyant bien informés, cela va sans dire, ont dès longtemps répondu à ces interrogations. Pour les irréductibles purs et qui bien haut, du reste, revendiquent cette épithète, cette âme n'existe pas. Elle n'est tout au plus qu'une appellation conventionnelle dont on se sert, faute de mieux, pour désigner tel ou tel mystère que nous dissimule la nature, tel entre autres le phénomène inconnu qu'on appelle la vie. A cette définition qui, à coup sûr, manque de clarté, on peut ajouter cette autre qui n'est guère plus explicite. S'il est quelque chose que l'on puisse appeler de ce nom, déclarent certains publicistes se piquant de philosophie, cela ne peut être que l'agglomération de toutes les âmes éparses, flottantes qui, après avoir servi à nos ancêtres, rentrent en chacun de nous, par une sorte de réversion qui constitue une sorte d'héritage patrimonial.

Pour certains matérialistes de haute marque, littérateurs, physiologistes surtout, et académiciens, pour la plupart, la chose est infiniment plus simple, et sans aller chercher midi à quatorze heures, ils nous déclarent tout net que le mot « âme » n'est que la désignation synthétique des fonctions accomplies par divers organes dont l'un d'eux, entre autres, le cerveau, sécrète la pensée comme le foie sécrète la bile.

Changeons de milieu, si nous voulons entendre une autre note. Pour les croyants orthodoxes, l'âme est le produit d'une création occasionnelle ou systématique, opérée par un dieu fantasque qui la prédestine, suivant les circonstances, soit à un bonheur... immérité, soit à un malheur... injustifiable.

Dans le premier cas, elle s'en va dans un paradis éternel, peuplé d'anges de catégories diverses, mais ayant pour caractère commun d'être vêtus d'une robe blanche et d'être membres concertants d'une sorte d'orphéon céleste qui, sans répit ni trêve, s'épanche en symphonies laudatives, autour d'un trône où siège un Dieu figé dans une immuable impassibilité.

Dans le second cas, cette âme qui n'en peut mais, à la vérité, mais qui a eu la mauvaise chance de ne pas être blanchie par le baptême, ou d'être née à Calcutta, au lieu d'avoir vu le jour à Rome, cette âme, disons-nous, est précipitée dans un enfer rempli de démons qui, l'éternité durant, se plaisent à la torturer de mille façons diverses — le tout, nous l'avons dit, paradis ou enfer, suivant les fantaisies de cette étrange divinité qu'il serait mal séant de critiquer, sans doute, mais qui n'en est pas moins le prototype de toutes les hypostases qu'en ont tirées les dogmatiques les plus variées, sous l'invocation, ici, d'un Jéhovah, ailleurs, d'un Baal ou d'un Moloch, plus loin d'un Siva ou d'un Jaggernaut — autant de divinités analogues dont il serait oiseux de compléter la liste. Sous quelque dénomination qu'on le désigne, c'est toujours le même tyran féroce qu'il faut apaiser par d'éternels sacrifices sanglants. Si l'on trouve cette définition trop sévère, si l'on préfère remplacer le terme de tyran par un vocable moins rébarbatif, disons que c'est un potier fantasque et capricant, qui, de la matière humaine, fabrique, selon son bon plaisir, tantôt un « vase à honneur », tantôt un « vase à déshonneur », suivant l'expression consacrée du vocabulaire théologique.

Et voilà pourtant où nous en sommes, deux mille ans après la dernière révélation faite à l'humanité par l'un de ses plus grands Instructeurs. N'est-il pas étrange de voir de quel aveuglement sont frappés ces croyants, ces philosophes, ces savants surtout, dans la cervelle desquels passent de si puissantes vibrations spirituelles, et qui, cependant, ne comprennent rien, ne pressentent rien, sous la gangue de matière dont ils ne songent même pas à se libérer. C'est une vérité profonde qu'exprimait Schopenhauer, dans sa boutade originale bien connue : « Si un Asiatique, disait-il, me demandait la définition de l'Europe, je serais obligé de lui répondre que c'est cette partie de la terre, où l'on est hanté par l'illusion incroyable que l'homme a été créé de rien et que sa naissance en ce monde est son premier début dans la vie. »

Ce que Schopenhauer ignorait peut-être, mais que nous savons, c'est que cet état d'âme incompréhensible est imputable à ce pseudo-christianisme qui, depuis deux mille ans, sévit sur notre Europe matérialisée par une dogmatique dissolvante et corruptrice. Et c'est en raison de ce fait, que docteurs, moralistes, philosophes et théologiens, renchérisant à qui mieux mieux, se sont pitoyablement égarés dans le symbolisme grossier dont furent entourés,

dès les premiers siècles de notre ère, les enseignements ésotériques du christianisme primitif. L'« esprit » a disparu, la « lettre » seule est demeurée, et, c'est cette « lettre » qui jésuitiquement délayée dans les catéchismes, audacieusement commentée du haut de la chaire — chaire de mensonge — et incorporée jusque dans les rituels de l'Eglise, s'est infiltrée comme un poison lent dans les cervelles européennes dont les facultés spirituelles se sont insensiblement atrophiées... si bien atrophiées que l'homme moderne est bien réellement devenu cet être étrange que dépeignent les philosophes, les psychologues, les romanciers, et jusqu'aux poètes eux-mêmes, cette personnalité amorphe et inconsistante qui, dans son insouciance et sa légèreté, accepte sans indignation ni révolte, le piètre, le piteux rôle qu'on lui assigne en ce monde et dans l'autre — s'il en est un autre. Cette vie éphémère qui se déroule si souvent insignifiante et inutile, du berceau à la tombe, paraît leur suffire, pourvu qu'il y trouve les jouissances purement matérielles que réclament ses appétits.

Il y a plus. Il est des gens qui, dans leur désir de trouver ici-bas toutes les satisfactions désirables, nous parlent avec une exaltation de commande des bonheurs futurs qui nous attendent, nous et nos successeurs, dans un monde qu'auront transformé en séjour de délices les bienfaits d'une civilisation parfaite. Ce sera l'âge d'or ! s'écrient-ils, en s'hypnotisant eux-mêmes dans la contemplation du mirage que crée leur imagination.

Eh bien, nous aussi, nous attendons un futur âge d'or ; mais, plus exigeants que nos contradicteurs, nous rêvons plus et mieux que ce que nous promettent leurs chimères. Quant au monde actuel, nous le voyons tel qu'il est. Loin de fermer les yeux systématiquement et de nous bercer dans un optimisme injustifiable, nous les ouvrons devant le navrant spectacle que nous offrent et notre terre d'épreuves, et les misérables créatures qui, si l'on en jugeait par les apparences, sembleraient y avoir été jetées, sans rime ni raison, par une aveugle divinité.

Oui, certes, aveugle et sourde, ainsi que s'expriment avec une si hautaine amertume, les vers bien connus d'Alfred de Vigny :

Muet, aveugle et sourd aux cris des créatures,
Si le Ciel nous jeta sur un monde avorté,
Le juste opposera le dédain à l'absence
Et ne répondra plus, que par un froid silence,
Au silence éternel de la divinité.

L'univers tout entier ne semble-t-il pas être le théâtre où se perpétrent tous les crimes, où triomphent impunies les plus révoltantes injustices ? Combien d'hommes éccourés, désespérés par un tel état de choses ne se sont-ils pas écriés que tout est au pire dans le pire des mondes, et que la non-existence serait à coup sûr préférable à l'existence qui nous est imposée ?

C'est partout que sévit la violence. Depuis les hautes régions sidérales, dit le Dr Th. Pascal, où les grands soleils, gigantesques vampires, absorbent au passage comètes vagabondes et planètes dévoyées, quand ils ne se livrent pas, entre eux, à des luttes titaniques semant dans l'espace les débris de leurs masses disloquées, jusqu'aux combats de bien moindre envergure, mais non moins révoltants qui, si souvent, se renouvellent sur notre terre, c'est partout la loi du plus fort qui, à titre de loi suprême, termine les luttes et en légitime les iniques victoires.

C'est aux plus bas-fonds de la nature, dans le monde que l'on désigne — à tort du reste — sous le nom d'inorganique, que commence la bataille éternelle, invariablement terminée par le triomphe du supérieur sur l'inférieur. Les molécules minérales, désagrégées par diverses causes destructives, sont absorbées par les végétaux qui, à leur tour, disparaissent sous la dent meurtrière des animaux. Ce n'est pas seulement de règne à règne, mais encore d'espèce à espèce, dans chacun d'eux, que se poursuit la guerre égoïste et à jamais implacable. Depuis le grand chêne des forêts, à l'ombre duquel s'étiolent l'herbe et l'arbuste, depuis le lion qui dévore la gazelle, depuis le requin qui, presque toujours, nage dans un flot que rougit le sang de ses victimes, jusqu'à l'hirondelle qui, dans les méandres gracieux de son vol, happe des milliers de bestioles ailées... partout, dans les eaux, sur la terre ou dans l'air, se perpétuent les massacres où les destructeurs armés anéantissent les proies désarmées.

Il n'est pas jusqu'aux éléments que semblent animer des forces impersonnelles, mais de puissance irrésistible qui, par intervalles, ne dominent pas leurs rugissements et les roulements de leurs tonnerres, les cris de leurs victimes, tantôt réunies en groupes, tantôt frappées au hasard, alors qu'en quelques heures, des ouragans, des naufrages, des incendies, des tremblements de terre ou des volcans soudainement réveillés ne laissent plus que ruines et cadavres, au milieu des villes renversées et des campagnes transformées en déserts.

Quant à l'homme, lui, qui, semble-t-il, devrait s'efforcer de réagir contre les violences de la nature, il se fait le complice de tous les destructeurs. Se prévalant audacieusement de son prétendu titre de « roi de la création », il fait prime sur tous les champs de carnage, renchérit sur tous les genres de dévastations et multiplie autour de lui les exploitations, les exactions et les barbaries de toute nature auxquelles sont venues mettre le comble les atrocités des vivisectionnistes. Il fouille la terre et les mers pour arracher à l'une les richesses que les siècles y ont accumulées, pour dévaster les autres, en décimant les espèces animales qui les peuplent. Il mutilé les forêts, épuise le sol et les races végétales par une culture imprudemment intensive, harcasse les animaux domestiques, c'est-à-dire ses propres associés et collabo-

rateurs, par des travaux qui souvent dépassent leurs forces, puis les égorge, en plus, quand il peut utiliser leur chair ou leurs dépouilles.

Avons-nous tout dit ? Pas encore. C'est entre eux, d'homme à homme, de peuple à peuple — et dans quelles conditions d'injustice et de férocité belliqueuse — que se renouvelle et persiste, de siècle en siècle, la lutte fratricide, l'odieuse et maudite guerre que les diplomates optimistes justifient bénévolement au nom des « revendications nationales ». Si le vieux Plaute revenait sur terre, avec quelle raison il pourrait répéter, en la justifiant par mille exemples, l'ancienne déclaration qu'il faisait il y a près de deux mille ans : « L'homme est un loup pour l'homme. »

C'est de race à race que s'étendent et se perpétrent les massacres collectifs, les spoliations les plus audacieuses. C'est en vue de la destruction de ses semblables, que l'homme emploie toutes les ressources de son génie, toute son ingéniosité d'invention, toutes les richesses de son industrie et cela sous l'unique impulsion d'un égoïsme que nulle pitié n'attendrit, d'une avidité que n'assouvit aucune conquête.

Qu'importe aux conquérants la légitimité de la défense chez les peuples opprimés, alors même qu'ont été outrageusement violés traités, engagements et promesses ? Avez-vous un nombre suffisant de soldats et de matelots, de canons à tir rapide, de croiseurs cuirassés, de torpilles du dernier modèle ?.. Eh bien, marchez, bombardez les villes, incendiez les villages, couvrez de cadavres les champs de bataille, rougissez de sang les mers que sillonnent vos flottes. N'est-ce pas vous qui aurez raison ; n'est-ce pas pour vous que sera cet étrange « dieu des armées », qu'invoquent, sans rire, pour la victoire impie, les deux camps opposés ?

Le trop fameux chancelier de fer, l'un des « grands » de la terre, l'un des principaux protagonistes de la tragédie moderne et qui connaissait si bien tous les rouages du mécanisme politique, ne nous a-t-il pas cyniquement déclaré, dans une odieuse formule devenue légendaire, que « la force prime le droit » ?

Oui, certes, la force, le voilà bien le grand ressort qui fait mouvoir et grincer la machine sociale. Le voilà, tel qu'il est, notre monde brutal, avec tout ce que comporte sa révoltante organisation : ici, des femmes, des mères exploitées et maltraitées, là-bas, de pâles enfants martyrs. C'est sur ce théâtre, que se joue la pièce parfois grotesque, mais le plus souvent tragique qui s'appelle la vie, où nous voyons toutes les faiblesses en proie à toutes les violences qui, impudemment, se glorifient de leur impunité. Si l'on veut faire œuvre de vérité, que l'on gratte donc, sur nos monuments publics, la mensongère devise : *Liberté, Egalité, Fraternité*, pour lui substituer cette autre bien plus exacte : *Servitude, Inégalité, Egoïsme*. La voilà, notre terre, et c'est telle qu'elle est que l'acceptent allègrement les philoso-

phes sceptiques, les savants impassibles, les diplomates retors, voire même certains philanthropes dévoyés, sans compter nombre de théologiens qu'aveugle leur incompréhensible fanatisme... Et c'est ainsi, qu'à côté des maux isolés, se dresse devant nous le spectre formidable du mal universel.

Eh bien ! passerons-nous insoucieux et légers — si nous sommes parmi les privilégiés d'ici-bas — devant un aussi lamentable spectacle ? Nous inclinons-nous atterrés, peut-être, mais résignés, en somme, en présence de cette fatalité du mal et de la souffrance que tant de croyants bornés attribuent à l'ingérence d'un prétendu dieu qui, d'un coup de baguette, aurait créé ce monde pour s'en détourner ensuite et le laisser gisant dans son incurable imperfection ?...

Non, cent fois non ! C'est avec énergie que nous protestons contre cette résignation écœurante, cette passivité coupable qu'ont lentement inculquées, dans l'esprit et le cœur des hommes de notre monde occidental, les orthodoxies religieuses et scientifiques. L'orthodoxie, c'est la doctrine du *statu quo*, l'acceptation des médiocrités présentes, la terreur de tout progrès et « l'insouci de l'idéal ». Or, nous savons, nous, qu'une poussée ascensionnelle a été imprimée à la nature entière. Nous savons que tout être progresse, que toute vie évolue. A travers les organismes successifs monte l'étincelle divine. Aux bas-fonds les plus lointains, commence la vibration que l'esprit communique aux molécules matérielles, si bien que le minéral, le végétal, l'animal, se libéreront avec le temps de la gangue des ébauches primitives et que surtout, est-il besoin de le dire ? s'échappera de la misérable larve humaine, le papillon glorieux dont les ailes frissonnent sourdement sous la carapace de sa chrysalide.

Admettre qu'il n'est pas de but final, qu'il n'y a rien derrière l'horizon qui borne nos regards, que demeureront à tout jamais vaines et impuissantes nos aspirations les plus passionnées, nos plus hardies envolées vers les hauteurs que pressentent nos rêves, admettre que le sépulcre est et demeure l'ironique conclusion d'une vie dont les années s'envolent comme des feuilles mortes, et que nulle aurore ne viendra succéder au dernier crépuscule... accepter tout cela sans regret, sans révolte... Eh bien quoi ! C'est préférer les ténèbres à la lumière, le néant à la vie, c'est dédaigner systématiquement les hautes prérogatives promises et dues à notre race divine — c'est vouloir blasphémer !

Oui, blasphémer ; et c'est pourquoi nous est imposé le devoir impérieux, catégorique, de protester contre un nihilisme à ce point néfaste, immoral et injurieux pour la Divinité.

Où donc prenez-vous le droit, pourrions-nous demander aux sceptiques, de condamner l'humanité aux galères perpétuelles des terrestres infirmités ?

Qui donc vous autorise, vous qui ne croyez à rien, parce que vous ne sa-

vez rien, à l'arrêter dans sa course, alors que toutes les lois divines et humaines nous enjoignent, tout au contraire, de lui ouvrir le stade immense, où il lui sera donné de se relever de son abjection, de croître en connaissance, d'ouvrir ses yeux à la lumière, de briser les chaînes des vieilles servitudes et de dépasser d'un élan irrésistible les misérables bornes que vous lui fixez arbitrairement ?

Eh bien, ces bornes, nous les arrachons et les transportons bien loin, si loin, qu'elles se perdent là-bas, là-haut plutôt, dans l'inaccessible idéal. A ceux qu'asphyxiaient les émanations méphitiques de ce bas monde, nous donnons le plein air, le soleil, l'espace, le temps, les grands horizons qui reculent devant le voyageur, et nous lui crions à l'oreille, alors qu'il trébuche et se désespère dans son chemin sans issue, deux grands mots qui, compris dans leur infinie profondeur, ont le pouvoir presque magique d'expliquer tous les problèmes et de remplacer le désordre universel que crée l'injustice des hommes, par l'ordre sublime que rétablit la justice de Dieu. Ces deux mots sont : *préexistence*, dans le passé, et *survivance*, dans l'avenir..., que résume et synthétise la RÉINCARNATION.

Oui, l'indispensable réincarnation par la réalisation de laquelle s'illumine et s'élargit sans mesure le périple entier de la vie. Cette vie, dès lors, n'est plus cette heure fugitive et décevante que nous passons sur la terre entre l'abîme mystérieux de la non-existence et le gouffre noir de la tombe scellée à tout jamais. Elle s'étend, ondule, évolue, croissant en force et en spiritualité, au cours infini des siècles, victorieuse du temps, maîtresse de l'espace.

Ne fallait-il pas qu'il en fût ainsi, pour donner une signification à l'être qui est d'essence divine et restituer, au plan de la création, la grandeur qui le caractérise, en même temps que la logique et l'harmonie sans lesquelles il n'aurait pu subsister ? Il fallait que la durée sans terme fût mise au service de la vie inextinguible, comme il fallait que la matière réfractaire finît par devenir la « servante de l'esprit », car la matière et l'esprit sont infinis et solidaires. Or, c'est par l'évolution qu'ils s'associent et finissent pas s'identifier l'un à l'autre — œuvre immense qui est l'unique raison d'être de la création universelle.

La matière devient esprit. L'esprit a pour manifestation la vie qui n'est rien d'autre que sa vibration éternelle, et c'est parce que nous sommes esprit-force-matière, impérissable trinité, qu'il nous faut l'éternité pour vivre dans la plénitude de notre être.

Quand un horticulteur veut transformer une espèce végétale, modifier sa fleur ou améliorer son fruit par culture directe ou par hybridation, il lui donne un terrain longuement préparé, la chaleur, l'humidité, l'air, la lumière. C'est pendant des années, de nombreuses années, qu'il l'entoure de

soins, qu'il multiplie les essais, varie les expériences..., et l'on admettrait que pour la culture d'une âme, c'est-à-dire son évolution, il suffit de ne lui donner pour champ de culture que ce « grain de sable et de boue », qui s'appelle la terre et de ne lui accorder, pour sa métamorphose prodigieuse, que les quelques années de nos vies éphémères !...

Mais, c'est de monde en monde et de cycle en cycle, que croît, avec une lenteur séculaire, cette plante sublime dont la floraison est la divinité.

Oui, certes, pour une telle conquête, il faut le temps ; mais il faut plus encore. Il faut le travail, l'effort, la souffrance, c'est-à-dire la lutte contre la matière réfractaire, en d'autres termes l'épuration symbolique, dans le creuset des épreuves. Et n'est-ce point justice ? Ces longs efforts ne sont-ils pas le sceau de notre grandeur, en même temps que la rançon de notre libération divine ?

— Le mal, la souffrance ! allez-vous dire, sans doute. Toujours ces mots sinistres que l'on retrouve à la base de toutes les doctrines. Pourquoi donc sont-ils toujours là ? Que sont-ils ; d'où viennent-ils ?

— Le mal et la souffrance, mais ils sont là parce que nous sommes sur la terre, en voie d'évolution dans ce milieu dont les pages précédentes ont énuméré les tristesses, les imperfections et les douleurs. Bien souvent ces mots ont été l'objet d'explications détaillées, mais étant donnée la nature du sujet que nous traitons ici, peut-être n'est-il pas superflu de renouveler, ici, explications et commentaires. Arrêtons-nous donc, quelques instants, pour l'édification de certaines âmes inquiètes, à qui l'on ne peut dire assez qu'elles s'effraient sans raison, dans le trouble où les ont jetées les erreurs d'un enseignement faussement appelé « religieux ».

Et c'est en vue de cette édification, que nous devons déclarer, tout d'abord, que le mal et la souffrance ne proviennent nullement de cet épouvantail si souvent exploité sous le nom de « péché originel ».

Non, ce n'est pas sous le fameux pommier du légendaire paradis terrestre, qu'il est né ce mal dont on a défiguré la nature et méconnu l'origine, soit par calcul intéressé — ce qui est le fait de l'Eglise officielle — soit par ignorance — ce qui est le fait de nombre de croyants déplorablement informés.

Constatons, en premier lieu, avant toute autre considération, que la plupart des erreurs de doctrine qui ont jeté le trouble dans tant de cœurs crédules, ont eu pour cause l'incapacité, où se sont trouvés nombre de lecteurs, voire même de docteurs plus ou moins éclairés qui, devant les innombrables symbolismes dont fourmillent les Livres dits sacrés, n'ont pu en déchiffrer l'énigme. « Tout est symbolisme dans les Ecritures », disait le pieux et savant Origène. C'est, en effet, sous des « voiles », suivant l'expression consacrée, que les anciens auteurs cachaient le véritable sens des doctrines ésotériques qu'ils ne voulaient pas révéler aux foules ignorantes, et pour

les soulever, ces voiles, pour découvrir la signification spirituelle que dissimulent des comparaisons, des figures plus ou moins grossières, il faut des « clefs », qui, pour la plupart perdues ou inconnues aux exégètes non initiés, nous laissent en présence de textes à peu près incompréhensibles.

Or, qu'arrive-t-il forcément, quand un homme se trouve en face de tel symbole dont le sens lui échappe ? C'est qu'il ne s'attache qu'à la lettre, ne s'occupe que de l'écorce visible, dénuée, est-il nécessaire de le dire ? de toute signification morale. De l'ésotérisme incompris, il tombe dans l'ésotérisme vulgaire, se contente d'à peu près, se paie de mots à double et triple entente, et ne garde de ses lectures, en guise d'édification, que des impressions banales, pour ne pas dire grotesques.

De là, toutes ces conceptions étranges, toutes ces fausses interprétations qui, se transmettant tout d'abord oralement, sous forme de traditions plus ou moins flottantes et variables, finissent par se formuler en déclarations acceptées comme authentiques et dont s'emparent, peu après, les doctrinaires pour les figer en dogmes désormais indiscutables. Telle est l'origine de tant de doctrines inadmissibles qui ne s'en imposent pas moins à la naïveté des croyants, de certains croyants, tout au moins, irréfléchis par nature et condamnés à la plus déplorable passivité par l'autocratie des gens d'Eglise. Et c'est dans la catégorie de ces dogmes de fantaisie, que brille au premier rang la légende quelque peu burlesque de la fameuse pomme indûment mangée par Adam, sous la double instigation du serpent sur la femme, et de la femme sur son faible époux. — Et dire que c'est cette pécadille enfantine et niaise qui, graduellement grossie et défigurée, a été donnée comme origine et cause efficiente de ce formidable « péché originel », que devront expier, dans les pires supplices et jusqu'à la consommation des siècles, la majeure partie des descendants de notre malencontreux ancêtre !...

Lamentable témoignage de ce dont est capable l'incommensurable ineptie de l'esprit humain dévoyé par une erreur doctrinale ! Et ne croyez pas qu'aucune objection raisonnable, qu'aucune critique sensée, puissent faire venir à résipiscence un seul de ces millions de croyants qu'hypnotise cette fable extravagante. Rien ne peut donner une idée de la facilité avec laquelle s'implantent dans la cervelle humaine les conceptions les plus inadmissibles. Elles y deviennent d'autant plus indéracinables que l'on en ignore davantage la genèse rationnelle. Et c'est dans un pareil état d'esprit, que les hommes d'autrefois ne pouvant comprendre la cause des dispensations mystérieuses dont les sévices se multiplient sur notre terre d'épreuves, se sont contentés de n'en constater que les effets. Or, comme ces effets ne se manifestent que par des souffrances qui, selon toute vraisemblance, doivent avoir leur raison d'être quelque obscure qu'elle soit, ces hommes, disons-nous, poussés par un semblant d'induction logique ont, sans hésitation, accepté le conte pué-

ril d'un prétendu « fruit défendu », dont l'ingestion mal séante est devenue ce crime à ce point inexpiable, qu'une somme incalculable de souffrances indicibles ne parviendront jamais à en effacer la trace.

— Mais c'est chose irrationnelle, injuste, monstrueuse ! direz-vous.

— Qu'importe ? C'est chose acceptée par l'humanité. N'est-ce point, du reste, sanctionné par l'Eglise infallible ?... Et l'Eglise savait si bien ce qu'elle faisait, en promulguant, *urbi et orbi*, ce dogme fructueux — fable absurde, soit, mais désormais inattaquable et sur laquelle repose, depuis des siècles, l'édifice entier de la dogmatique ecclésiastique, dont les trois colonnes sont « l'enfer éternel », à gauche, le « paradis », à droite, avec, au milieu, la « rédemption » par le sang du Juste, mais neutralisée, parfois infirmée — à titre de garantie — par le régime du bon plaisir, c'est-à-dire la prédestination.

Voilà le temple où, depuis deux mille ans bientôt, prié, sangloté et se traîne à genoux, l'humanité abétie par le sacerdotalisme occidental.

Rentrons dans la réalité des choses. Voulez-vous savoir, en fin de compte, ce que signifie cette histoire puérile que nous raconte la *Genèse* ? Ce que viennent faire, ici, ce serpent, cette femme et cet homme en face d'une pomme dont ce dernier se fût sans doute abstenu, nous aimons à le croire, s'il avait pu deviner les suites et conséquences de son inconsciente gourmandise.

Eh bien, écoutez l'explication de cette histoire, telle que nous la donnent ceux qui connaissent la « clef » de ce symbole ésotérique.

C'est de très haut et psychiquement, qu'il faut envisager l'ensemble de ces faits de si vulgaire apparence. Adam, simple figure conventionnelle, est ici le prototype de l'homme primitif, au début de sa vie, disons plutôt de sa « survie » terrestre ou réincarnation. En face de cet homme, était la Loi, autrement dit la Volonté divine qui, dès son apparition sur la terre, entourait la jeune humanité d'inspirations, de prémonitions bienveillantes et paternelles.

Avant la « faute », nous raconte la Bible, Adam vivait heureux dans les délices de l'Eden. Qu'est-ce à dire, sinon que l'âme humaine, avant l'éveil de son intellectualité, sommeillait, en quelque sorte, inconsciente et passive, dans l'engourdissement de son ignorance. Ne sachant pas encore quels devoirs lui imposait sa nouvelle réincarnation, ne connaissant ni le bien ni le mal, elle s'abandonnait aux vagues, très vagues impulsions que lui imprimaient les lointains souvenirs d'une préexistence à peu près oubliée. L'esprit, enlisé dans la chair, voyait s'éteindre peu à peu les dernières lueurs d'un pâissant crépuscule — impuissance d'âme embryonnaire.

Mais voici qu'intervient le serpent. Quel est ce nouveau personnage ? Le serpent était, dans l'ésotérisme oriental, le symbole de l'intelligence. Le ser-

pent, cause première de la chute, est donc ici la figuration de l'élément intellectuel qui, protestant contre sa passivité, souffrant de son impuissance, veut savoir, veut connaître, poussé par cette curiosité instinctive, dans l'impatience de laquelle se formule le désir. Et ce désir... c'est Eve, Eve, la partie féminine de l'homme. Ne savons-nous pas que cette femme formée — toujours symboliquement — de « l'une des côtes d'Adam », constitue avec lui la double manifestation d'un même être, la double chair d'une individualité complexe, mais unique ? Le serpent, donc, c'est-à-dire l'intelligence de l'homme, impatiente et curieuse, s'adresse à Eve, autrement dit son désir, premier élément de sa volonté, et l'engage à cueillir le fruit sinon défendu, du moins fortement convoité par Adam, lequel cédant à l'instigation de sa propre convoitise, accepte le fruit qui lui est offert, disons plutôt qu'il s'offre à lui-même..., et mord à la pomme — moment critique et solennel !

Il a pris la pomme et l'a mangée, se l'est incorporée. Or, qu'a-t-il fait en agissant de la sorte ? Il a pris contact avec la Loi. Il a touché à l'arbre de la Connaissance qui ne lui était *défendu*, en somme, qu'à titre d'avertissement plus ou moins comminatoire... Pourquoi ? Parce que le fruit de cet arbre symbolique était de nature double et qu'il porte deux noms. Il s'appelle le Bien, comme il s'appelle aussi le Mal, suivant que l'homme, ignorant et incertain, choisit l'un ou l'autre de ces fruits ou, si l'on préfère, s'engage dans l'un ou l'autre des sentiers qui, devant lui, se divisent et bifurquent, l'un montant à droite, tandis que l'autre descend et s'enfonce à gauche. Or, l'homme en mordant au fruit de la convoitise a obéi aux suggestions de la chair, aux séductions de la matière. La mythologie grecque ne nous parle-t-elle pas, elle aussi, de ces deux chemins, à l'intersection desquels hésite le jeune Hercule, autre type figuratif de la personnalité humaine ?

Il ne s'agit donc, ici, que de la manifestation du premier éveil de la conscience de l'homme primitif. Pouvant choisir, il pouvait aller à droite ou à gauche, monter vers l'esprit ou descendre vers la matière, en un mot, faire le bien ou s'abandonner au mal. Or, faire le bien, ainsi que nous le verrons plus loin, c'est se conformer à la Loi divine. Faire le mal, c'est se mettre en opposition avec elle. Obéit-il à la première de ces impulsions, l'homme en éprouve joie, paix et bonheur ; s'abandonne-t-il à la seconde, il en souffre, et ce n'est qu'après mille et mille expériences plus ou moins douloureuses, qu'il réfléchit, compare et finit par ne plus choisir que les bons fruits sur l'arbre de la Connaissance.

Voilà donc ce que signifie le conte bleu de la *Genèse*, si mal compris et si naïvement accepté sous sa forme puérile. Plus de pommier, plus de fruit défendu, plus de Paradis terrestre — hélas ! — Nous ne sommes plus des primitifs, mais des hommes lancés dans le courant d'une évolution intense, et nous n'avons plus devant nous que l'arbre de la science, symbole de la Loi

divine, autrement dit, de la Loi karmique, juste et impeccable distributrice qui, selon nos désirs bons ou mauvais, et dans l'unique but de nous faire progresser, nous met en face et du bien et du mal — entre lesquels nous n'avons plus qu'à choisir.

Et ce sont les erreurs commises dans ce choix — autrefois par les primitifs, aujourd'hui par nous-mêmes — que l'on s'obstine à qualifier de « péché originel », terme inexact, croyance absurde, que l'on a si longtemps exploitée volontairement et scandaleusement. « Péché » n'est donc pas le mot propre ; disons plutôt ignorance, incapacité de choisir entre la matière séductrice et l'esprit d'accès plus difficile. Quoi qu'il en soit, il faut que disparaisse à tout jamais cette légende qu'on a fait surgir d'un simple fait psychologique, et que le christianisme exotérique, ou mieux encore, ecclésiastique, s'est hâté de mettre en place d'honneur dans l'arsenal de ses dogmes.

Il n'y a jamais eu de péché originel dans l'acception que lui attribue la dogmatique, nous déclarant formellement les interprètes de la doctrine ésotérique. Que le chercheur de la sagesse suprême, que l'adorateur de la Divinité inconnue qui n'est ni Jéhovah, ni Jupiter, étudie, s'informe, scrute l'histoire et la haute philosophie orientale, et nulle part il ne trouvera la justification d'une conception pareille. Mais en revanche, il constatera, que la faute première est imputable aux instincts d'animalité de l'homme primitif que subjuguent le plus souvent les séductions de la chair. Qu'il pousse plus loin ses investigations, et il arrivera à la conclusion qu'il n'existe *aucun rapport* entre le drame de la souffrance inéluctable et la venue de Christ sur la terre.

Ajoutons, pour expliquer une autre figure employée par la mythologie grecque, et qui n'est pas sans rapport avec le mythe de la Genèse, que le symbolique vautour du Prométhée légendaire n'est rien d'autre que le vautour du désir insatiable dont l'âme charnelle de l'homme fut rongée dès l'origine, est encore rongée de nos jours, et que seul l'Hercule libérateur, c'est-à-dire l'esprit, peut le tuer ce vautour, en brisant à tout jamais les liens de chair du Prométhée enchaîné.

(A suivre.)

ED. GRIMARD.

L'HOMME-TERRESTRE

Par EMMANUEL DARCEY.

Ceci c'est un livre, un beau et bon livre. On pourrait presque dire que c'est nous tous qui l'avons pensé, qui l'avons mûri, et que l'auteur s'est borné à recueillir une à une nos pensées les meilleures, à les classer, à les coordonner.

ner, à les peser, puis, établissant entre elles une sorte de concours, à faire sortir, pour les enchâsser dans son livre comme des perles dans un écrin, celles qui étaient à la fois les plus belles, les plus simples, les plus claires, de la plus irréprochable logique et répondant le mieux à ce besoin inné, qui nous hante et nous presse sans répit, de connaître et d'aimer, de voir juste et clair, de comprendre le beau et le bien, d'apprendre le noble et le vrai, et de cultiver en nous cet amour idéal et divin dont nous ne nous faisons ici-bas, sous des formes et des noms divers, qu'une idée bien imparfaite.

Ce livre est une bible qu'on peut mettre dans toutes les mains sans distinction, qu'on peut ouvrir à toutes les pages, sans crainte de froisser aucune conviction, sans crainte d'inquiéter aucune conscience. Nous savons par l'auteur qu'il n'est que la reproduction des choses qui ont été dites par Allan Kardec, Léon Denis, C. Flammarion, Eugène Nus, Paul Gibier et Chauvet ; et cependant il n'y est question ni de médiums, ni de médiumnité, ni d'apparitions, ni de visions, ni d'aucun de ces phénomènes qui constituent, suivant l'expression de Jules Bois, le bilan du merveilleux. Les mots « spiritisme » et « spirite », ne sont même pas prononcés. La pensée, la pensée seule, nue et resplendissante comme la Vérité, voilà tout ce que nous offre l'auteur, non par dédain pour la source où lui-même a puisé et s'est abreuvé, mais simplement parce qu'une étiquette étroite ne lui a pas semblé convenir au vaste cadre de l'œuvre. « L'homme terrestre », c'est l'homme envisagé non par une individualité quelconque, mais par l'homme lui-même qui se regarde dans tous ses états, depuis le plus bas jusqu'à son point d'évolution actuel.

L'auteur est inconnu : ne cherchez pas son nom sur les catalogues de librairie ; vous perdriez votre temps. Il s'ignore lui-même, et c'est volontairement qu'il a négligé de se faire patronner ou même simplement présenter par quelque maître autorisé. — A quoi bon ? d'ailleurs, puisque ce n'est pas un succès d'écrivain qu'il cherchait. Il dit lui-même ce qu'il est : « l'écho des paroles, des écrits qui ont été jetés à travers les foules par des âmes d'élite, des cœurs d'apôtres, des hommes sans or et sans ambition qui, tourmentés d'une autre vie, en ont pénétré le mystère. » — Que cela vous suffise.

Que dire encore du livre ? Mérite-t-il quelques critiques ? Certains de ses chapitres offrent-ils des points faibles ou discutables ? — Non, il n'y a que des pensées qu'on pourrait détacher, examiner, et méditer isolément, et pas de chapitres, mais seulement quelques paragraphes séparés simplement par des étoiles.

Cà et là, quatre ou cinq pensées ou maximes sont posées en épigraphes comme des jalons lumineux, et révèlent la route qu'a choisie l'auteur ainsi que le caractère et l'esprit de son œuvre.

D'abord sur la couverture nous lisons ces lignes empruntées à E. Saisset :
 « Au milieu de ce courant d'empirisme qui nous entraîne, il y a pour l'esprit le plus rebelle aux recherches spéculatives, le plus âpre à la curée des biens de ce monde, il y a des moments de crise, des heures de mécompte et de dégoût, où apparaissent tout à coup ces étranges problèmes : Que suis-je ? Où vais-je ? Et comment cela finira-t-il ? »

Puis, après une courte préface, ces vers rayonnants de V. Hugo :

« C'est un prolongement sublime que la tombe,
 On y monte étonné d'avoir cru qu'on y tombe.

.
 Ce n'est pas pour dormir qu'on meurt, non, c'est pour faire
 De plus haut ce que fait en bas notre humble sphère ;
 C'est pour le faire mieux, c'est pour le faire bien.

.
 La mort est un passage où pour grandir tout change ;
 Qui fut sur terre athlète est dans l'abîme archange ;

.
 C'est en perdant son corps qu'on reprend sa figure. »

Enfin, à la première page, immédiatement après le titre, apparaît (c'est la seule citation spirite dont l'auteur soit nommé), la célèbre et profonde maxime d'Allan Kardec, qui illuminera tout le livre d'un bout à l'autre, car c'est sur elle qu'il s'ouvre et qu'il se ferme : « Naître, mourir, renaître et progresser sans cesse, telle est la loi. »

Suivent ces lignes magistrales qui en sont l'introduction, et que nous ne pouvons résister au plaisir de reproduire :

« Mêlé avec quinze cents millions d'autres sur une infime planète, confondue elle-même dans l'espace sans bornes avec des myriades d'autres mondes, chaque homme, ici-bas, pèse un peu moins que le plus petit des grains de sable perdus au fond des mers.

« Aussi, de là-haut, est-ce un curieux spectacle que cette petite fourmilière de larves humaines à peine sorties de l'animalité, encore au bas de l'échelle des êtres, allant, venant, se heurtant, empressées, agitées, suant sang et eau pour acquérir des biens imaginaires, des titres bizarres, des fonctions étranges ; multitude d'êtres inachevés, marchant dans la nuit courbés vers la matière, conduits par quelques-uns allant eux-mêmes à tâtons dans le monde moral, aveugles conducteurs d'aveugles, n'ayant pour voir que l'œil terrestre, mais s'attribuant néanmoins l'autorité, la sagesse et pensant jouer, dans ce monde singulier, un rôle considérable.

*
 * *

« Ombres qui passent, penchent et tombent, ne sachant d'où ils viennent, où ils vont, ignorant tout : principe, cause, effet ; la réalité, non accessible

à leur sens, leur échappant entièrement, ces hommes terrestres sont incapables de comprendre l'Univers.

« Entièrement dominés par des appétits matériels déguisés sous les formes les plus diverses et auxquels ils consacrent toute leur existence, vivant pour des choses viles ou des choses vaines, se ruant aux plaisirs, tâchant d'oublier la fin, l'écueil, usant leurs jours à se remplir d'orgueil, croyant avoir accompli leur destinée quand ils ont fait fortune, n'attendant rien d'en haut et oubliant les morts, la plupart d'entre eux ne songent même pas à pénétrer les lois de la création.

« Ne connaissant que ce petit coin de la nature qu'ils habitent, ils sont persuadés qu'il est toute la nature, et qu'au-dessus, au-dessous et à côté, il n'y a que le néant.

« Ne se doutant pas de la grandeur du problème, de l'immensité de la route à parcourir, prenant pour terme ce qui n'est que le commencement, ils croient à une vie unique, ne voient rien au-delà et meurent stupidement sans avoir jamais fait le tour d'eux-mêmes.

« Cependant, étonnés de souffrir, se sentant soumis à des lois qu'ils ignorent, subissant le joug sans connaître les causes, troublés par l'incessante perversité de ce monde, inquiets sur leur destinée, d'aucuns ont cherché la cause finale, la loi de justice, la sanction du bien et du mal. Mais leurs yeux ne voyant pas ce qui est, n'ayant rien sondé, rien compris, rien traduit, ne sachant pas que l'homme se rémunère et se punit lui-même, que ses défauts et ses vices sont un état passager, comme la faiblesse du premier âge, ils ont imaginé un Paradis et un Enfer, dans l'espace infini. Ils adorent un Dieu qu'ils ont créé à leur image, auquel ils prêtent leurs faiblesses, un Dieu distributeur de peines et de récompenses éternelles, pour des fautes et des mérites d'un jour, un Dieu créateur d'âmes qui, par le seul fait de leur naissance, deviennent souillées et damnées, vouant aux derniers supplices des êtres débiles, ouvrages de ses mains ; et chaque peuple ayant ainsi un bon Dieu particulier (bon pour lui, mauvais pour les autres), dont les attributs semblent inventés tout exprès pour outrager le sens commun.

« D'autres enfin, se disant plus éclairés, pleins d'orgueil pour la grandeur de leurs œuvres, ne doutant de rien, se croyant le droit de déclarer impossible tout fait inconnu d'eux, nient bravement l'Auteur de la nature, sous prétexte qu'il est incompréhensible.

« Alors qu'ils ignorent la loi de leur propre manière d'être, ils affirment que l'univers est le résultat du hasard ; que la vie est un accident, qu'elle n'a d'autre solution que la mort, que tout finit avec la forme ; que la conscience vient du néant et y retourne ; que l'homme est un mécanisme qui fonctionne, l'équivalent d'un tas de boue en fermentation, que c'est le cerveau qui pense, que l'homme n'a pas d'âme ; mais sans pouvoir expliquer comment

le cerveau matériel donne naissance à des idées intellectuelles, ni comment persiste la mémoire après le renouvellement intégral de la masse encéphalique.

« De leur caverne obscure, ne pouvant juger de l'ensemble, tournant toujours dans le même cercle, sans quitter leur point de vue et n'y voyant que ce qu'ils veulent y voir, n'ayant aucune conception de l'existence individuelle de l'âme, de son origine et des phases de son développement ; impuissants à s'expliquer les contradictions apparentes d'ici-bas, la raison des maux, l'utilité des peines, prenant sans cesse les effets pour les causes, l'illusion pour la réalité, ne sachant pas où va ce qui s'en va, n'entrevoyant pas le but vers lequel tout marche, traversant Dieu sans le voir, ils nient toute Intelligence suprême, toute Puissance directrice dans l'ordre général de la nature et croient tout savoir ; mais ce qu'ils savent n'est rien, et ce qu'ils ne savent pas est tout. »

Nos pères et nos mères avaient l'habitude, lorsqu'ils avaient besoin d'une consolation ou d'un bon conseil, d'ouvrir au hasard *l'Imitation* : nous pouvons faire de même avec ce livre, qui a sur ce dernier l'avantage de nous révéler, au lieu d'un ciel étroit, réservé à un petit nombre d'élus touchés par la grâce, un ciel vaste, infini, sans bornes, où tous, tous, sans exception, sont appelés et où tous accéderont plus ou moins tôt, plus ou moins tard mais sûrement, suivant leur âge, leur valeur, leurs mérites et leur volonté.

A quelque page que nous prenions ce livre, nous sommes sûrs d'y trouver non seulement une parole fortifiante ou un sage conseil, mais encore un sujet inépuisable de méditation et d'étude pour nous-mêmes et pour les autres. Parcourons-le rapidement et détachons-en quelques passages qui, mieux que tous commentaires, donneront une idée exacte de sa haute valeur.

Page 29. — « L'objection qu'on tire du désordre dans le monde physique prouve l'étroitesse de notre esprit plutôt qu'un défaut dans la création. Ces désordres sont des déviations accidentelles, produites par l'action des causes extérieures et secondes. Les causes secondes agissent suivant leur nature et les propriétés qu'elles ont primitivement reçues du Créateur ; elles agissent toujours de la même manière dans les mêmes circonstances : c'est ce qu'on appelle des lois. On ne peut pas exiger que les lois physiques soient suspendues à chaque instant pour se prêter à l'intérêt particulier et momentané des êtres ; de même qu'on ne peut éviter tout conflit entre les causes diverses et empêcher que des agents physiques ne viennent heurter des êtres organisés, les déformer et même causer leur destruction prématurée. La Toute-Puissance ne peut pas faire ce qui implique contradiction ; elle ne peut pas faire qu'une chose soit à la fois et ne soit pas, ni qu'elle soit en même temps elle-même et son contraire. Des êtres finis ne peuvent pas être en même temps des êtres parfaits ; des êtres subordonnés à d'autres, qui ont leur nature pro-

pre et leur but particulier, ne peuvent atteindre à toute la perfection idéale dont ils sont susceptibles. Les combinaisons où des êtres bornés et déterminés peuvent entrer, ne sauraient varier à l'infini, de sorte que leurs rapports devront nécessairement produire ces anomalies que nous remarquons.

« La règle est l'ordre et les accidents, les exceptions même sont une éclatante confirmation de la règle... »

Page 39. — Nous trouvons reproduite cette parole de Cuvier, qui sert de texte à d'admirables pages : « Ceux qui ont dit qu'une fatalité aveugle a produit tous les effets que nous voyons, ont dit une grande absurdité ; car, quelle plus grande absurdité qu'une fatalité aveugle qui aurait produit des êtres intelligents. »

Page 70. — Autre texte emprunté à V. Hugo :

« Tout se meut, se soulève et s'efforce et gravit,
Se rehausse, et s'envole, et ressuscite et vit.
Rien n'est fait pour rester dans l'obscurité sourde.

.
La bête est commuée en homme, l'homme en ange ;
Par l'expiation, échelle d'équité,
Dont un bout est nuit froide et l'autre bout clarté,
Sans cesse, sous l'azur que la lumière noie,
L'univers châtime monte à l'univers joie. »

Arrêtons-nous encore à quelques pages :

Page 74. — « Nous étions les générations du passé ; nous serons les générations de l'avenir ; nous récoltons ce que nous avons semé autrefois ; ce que nous semons aujourd'hui, nous le récolterons encore. La justice est là, et non ailleurs.

« Il faut qu'en des mondes plus élevés on arrive avec une somme de connaissances acquises ; il faut que le bonheur, auquel nous aspirons tous, soit le fruit de notre travail et de notre ardeur... »

« L'âme tend au perfectionnement comme la maladie tend à la guérison... »

Page 100. — « Le péché originel n'est pas une fantaisie de l'esprit ; sous ce symbole se cache une vérité, mais qui n'est accessible aux esprits de la multitude que sous la forme anthropomorphique enfantine, sous laquelle elle leur est présentée. Nous sommes bon gré mal gré les fils de nos œuvres ; nous héritons de nous-mêmes, nous récoltons dans la vie actuelle ce que nous avons semé dans des vies antérieures. »

Page 116. — En épigraphe cette pensée d'Épictète : « La peine n'est jamais qu'où est la faute ; il est impossible que ces deux choses soient séparées. »

Page 137. — « La réincarnation est une nécessité absolue, une condition inhérente à l'humanité, une loi de nature ; elle se révèle par ses résultats

d'une manière pour ainsi dire matérielle, comme le moteur caché se révèle par le mouvement ; elle seule peut dire à l'homme d'où il vient, où il va, pourquoi il est sur la terre, et justifier les anomalies et toutes les injustices apparentes que présente la vie. »

Pages 158 et 159. — « Une philosophie nouvelle est venue, qui se flatte même de supprimer les problèmes métaphysiques et prophétise le jour prochain où l'esprit humain, élevé à sa perfection par les sciences positives, cessera de s'inquiéter de son origine et de sa destinée ; jour heureux, jour de gloire et d'allégresse qui ouvrira aux hommes une ère d'harmonie et de paix.

« Il faut, sans pitié, couper les ailes à ces rêves fous, à ces espérances illusoire, chimériques, et froidement considérer les choses en dehors de cette vie.....

« La terre ne peut répondre à notre folle attente. Nos souhaits ne se réaliseront que dans l'un de ces mondes qui roulent sur nos têtes.

« Il faut nous pénétrer de cette vérité primordiale que ce monde qui est sous nos yeux, où nous passons quelques années de notre vie terrestre, n'est qu'une partie infinitésimale de l'ensemble des choses.....

... « Tout ce qui est nécessaire *Est* ; tout désordre n'est que dans l'apparence et l'ordre est la loi universelle du monde social aussi bien que du monde physique.

« L'œuvre de toute la vie de l'homme se résume dans un travail constant d'épuration et de perfectionnement qu'il accomplit sur lui-même, et dont le terme est placé trop haut pour être jamais atteint ici-bas. »

Page 166. — « La charité est une obligation étroite, un précepte rigoureux qui ne souffre aucune excuse. Toute amélioration qu'un homme apporte au sort de ses semblables, a pour résultat nécessaire de le délivrer du genre de misère soulagé et supprimé. »

Page 172. — « Un siècle viendra où la terre elle-même n'existera plus.....

« Mais dans la vie d'un Esprit, ou pour parler exactement, dans une phase de la vie d'un Esprit, un monde comme la terre peut naître, vivre et mourir, et son histoire entière s'accomplir, son humanité apparaître, se civiliser, progresser, arriver à son apogée et disparaître, tandis que chacun des Esprits qui l'auront habité, sera demeuré vivant en se réincarnant plusieurs fois sur cette même planète, en passant d'une planète à une autre, ou en séjournant dans l'espace sans vieillir. »

Tel est ce livre admirable dont nous n'avons fait qu'effleurer les beautés, et que nous voudrions voir dans les mains de tous nos amis, afin qu'ils s'en pénètrent, qu'ils le propagent et qu'ils le répandent si possible à profusion. car il est, à notre avis, un des plus beaux et des plus profonds qu'ait pro-

duits le spiritisme actuel, dont il marquera certainement une étape importante.

Il est, en effet, la synthèse des enseignements de notre magnifique philosophie et il répond d'une façon éloquente et péremptoire, à cette question, maintes fois posée par les incrédules : Qu'est-ce qu'a produit jusqu'ici le spiritisme ? Jules Bois vient de dresser, pour nous, le bilan du merveilleux, Emmanuel Darcey nous donne, à son tour, le bilan de nos conquêtes dans l'ordre philosophique et moral. Merci à tous deux. Le chiffre magnifique de l'actif dépasse toutes nos espérances, et nous avons le droit d'être fiers de l'œuvre accomplie.

Toutefois, gardons-nous de rester sur notre fierté. Songeons plutôt avec Emmanuel Darcey, — à qui nous ne saurions rendre un hommage plus grand et auquel il soit plus sensible, songeons, disons-nous, à sécher des larmes, à apaiser des désespoirs, à améliorer des âmes, nous souvenant que nous ne nous perfectionnerons nous-mêmes qu'en travaillant sans relâche au perfectionnement des autres.

ALGOL.

PAGES DETACHEES

L'an dernier, on a quelque peu bataillé dans la Revue sur « l'Idée de Dieu » et la controverse, soulevée par M. Béra, a suffisamment passionné les lecteurs pour qu'ils en aient gardé le souvenir.

Je n'ai certes pas l'intention de rouvrir la discussion. Cependant, il est permis de constater que cette lutte courtoise sur une question aussi capitale a failli diviser les spirites en deux camps : d'un côté, ceux qui, avec M. Béra, partisans de la science expérimentale, n'admettent l'existence d'un Etre suprême que si elle est prouvée par des faits tangibles ; de l'autre, ceux qui, s'appuyant sur la tradition, sur le sentiment d'admiration de l'âme humaine devant les beautés de la nature, sur la perfection de l'ordre universel, croient à une Cause immanente, à une Justice suprême, à un Verbe divin.

Les premiers reprochèrent aux seconds de subir une sorte d'atavisme religieux en paraissant éprouver l'irrésistible besoin d'établir des dogmes ; les seconds accusèrent les premiers de vouloir détruire la base fondamentale de notre doctrine et surtout de jeter le trouble dans les esprits.

La controverse — forcément stérile, sinon dangereuse — aurait pu se prolonger indéfiniment, et cela sans aucun profit pour le spiritisme, si la direction de la Revue, estimant avec raison que la lutte en devenant personnelle pouvait dégénérer en polémique irritante, n'y avait mis fin.

Il est probable que tous ceux qui, comme moi, restèrent en dehors de la discussion, en suivirent les phases avec une immense curiosité, curiosité bien légitime, d'ailleurs, devant le problème qui était posé et qui n'a pas été résolu, tout simplement, je pense, parce qu'il ne pouvait l'être.

Depuis les âges les plus reculés jusqu'à nos jours, les plus grands esprits des civilisations disparues ont creusé le problème, ce qui ne nous empêche pas, aujourd'hui encore, de le poser, au sens étroit du mot.

Cependant, du fait même que toutes les religions, toutes les doctrines, toutes les philosophies ont pris Dieu pour base fondamentale de leurs croyances, j'en déduis que depuis le premier homme jusqu'à nos jours l'humanité inquiète a toujours été poussée, par un sentiment difficile à analyser mais qui existe néanmoins, à rechercher la cause de toutes les manifestations de la nature, l'origine des Êtres et des Choses, dans une Force mystérieuse, puissante Synthèse qu'il pressent mais qu'il ne peut découvrir et qu'il ne découvrira peut-être jamais.

Mais du fait que l'homme ne peut démontrer mathématiquement l'existence de l'Être suprême, est-ce une raison pour le nier ? Autant vaudrait, par exemple, nier nos facultés mentales que nous ne pouvons toucher avec nos sens, et dont l'existence est cependant certaine.

De tout ce qui précède, je conclus que Dieu existe, mais je n'essaie pas de le définir, car pour moi Dieu c'est l'Absolu, et je ne trouve pas de terme propre pour définir l'Absolu.

D'autres plus autorisés que moi l'ont essayé, et c'est dans le but d'éclairer un peu le jugement de ceux de nos frères et sœurs en croyance, que la controverse de l'an dernier aurait laissés indécis, qu'il m'a paru intéressant de faire connaître ici l'opinion religieuse de quelques-uns de nos grands penseurs modernes.

Les pages qui suivent ont été publiées dans le *Journal des Instituteurs*, sous le titre « Analyses et Appréciations », et ont pour auteur M. Wissmans, ancien professeur de l'Université.

ED. BAUGE.

L'ESPOIR EN DIEU .

Au milieu des orages de sa vie mondaine, Musset se repliait parfois sur lui-même et se demandait ce qu'il devait penser de Dieu, de la destinée humaine en ce monde et au-delà. Dans la société qui l'entourait, on ne s'avisait guère de toucher pareil sujet, ou, si l'on en parlait, c'était sur le ton du badinage et de la plaisanterie. Il semblait qu'aux yeux du plus grand nombre, les plaisirs des sens ou ceux de la vanité satisfaite fussent le seul but

de l'existence, et que l'on dût laisser à quelques songes creux, incorrigibles, la prétention d'éclaircir des problèmes sans solution possible, sans intérêt véritable : ne pas y penser paraissait le parti le plus sage.

Le poète ne peut s'accommoder de cette indifférence ; il la condamne en termes émus où l'on croit entendre comme un écho de la grande voix de Pascal :

Tant que mon faible cœur, encor plein de jeunesse,
A ses illusions n'aura pas dit adieu,
Je voudrais m'en tenir à l'antique sagesse
Qui du sobre Epicure a fait un demi-dieu.

On s'étonnera peut-être d'entendre vanter la *sobriété* d'Epicure, et pourtant, le mot est exact. Tout en cherchant le souverain bien dans le plaisir, le philosophe grec plaçait au premier rang les jouissances intellectuelles ; il voulait, en outre, que l'homme se délivrât de toutes ses passions afin d'atteindre au plus haut degré possible de calme et de sérénité. C'était donc, en somme, une morale austère, quoique fondée sur un faux principe. Les disciples d'Epicure ont complètement altéré le caractère de sa doctrine. Quelques-uns, cependant, comme le poète latin Lucrèce dans son poème sur la « Nature des Choses », l'ont reproduite dans toute sa pureté, avec un tel enthousiasme pour le maître, qu'ils le déclarent digne des honneurs divins.

Musset continue :

Je voudrais vivre, aimer, m'accoutumer aux hommes,
Chercher un peu de joie et n'y pas trop compter,
Faire ce qu'on a fait, être ce que nous sommes,
Et regarder le ciel sans m'en inquiéter.
Je ne puis — malgré moi, l'infini me tourmente ;
Je n'y saurais songer sans crainte et sans espoir,
Et, quoi qu'on en ait dit, ma raison s'épouvante
De ne pas le comprendre, et pourtant de le voir.

Ici le poète exprime admirablement l'espèce d'inquiétude, de trouble, où nous jette l'idée de l'infini. Cette idée nous obsède et nous dépasse : nous ne pouvons ni l'écarter, ni la saisir. Nous la croyons écrite dans l'immensité des cieux, dans les merveilles de la nature, et surtout au fond de notre cœur, dans cette affirmation d'une vérité, d'une beauté, d'une justice absolue, sans laquelle notre intelligence différerait à peine de l'instinct animal ; et cependant, quand nous essayons de comprendre la nature de l'être en qui se réalisent cette beauté, cette vérité, cette justice absolue, notre esprit se trouble, ébloui, confondu, impuissant.

Il y a ici, en effet, disproportion entre l'intelligence humaine et son objet ;

notre intelligence est bornée, Dieu ne l'est pas ; voilà pourquoi elle en est réduite à l'affirmer sans le comprendre.

Laissons encore parler notre poète :

Qu'est-ce donc que ce monde, et qu'y venons-nous faire,
Si, pour qu'on vive en paix, il faut voiler les cieux ?
Passer comme un troupeau, les yeux fixés à terre,
Et renier le reste, est-ce donc être heureux ?
Non, c'est cesser d'être homme et dégrader son âme,
Dans la création le hasard m'a jeté ;
Heureux ou malheureux, je suis né d'une femme,
Et je ne puis m'enfuir hors de l'humanité.
Que faire donc ? — « Jouis, dit la raison païenne ;
« Jouis et meurs ; les dieux ne songent qu'à dormir. »
— « Espère seulement, répond la foi chrétienne ;
« Le ciel veille sans cesse, et tu ne peux mourir. »
Entre ces deux chemins, j'hésite et je m'arrête.

On dirait, à lire ce passage, qu'Epicure est le seul représentant de la sagesse humaine. La pensée philosophique n'a-t-elle pas trouvé, en Grèce même et ailleurs, d'autres interprètes plus dignes et plus sûrs ? — Musset semble en douter.

Nous le voyons ici juger les philosophes avec une sévérité vraiment excessive et injuste. Peut-être n'était-il pas assez versé en ces matières pour en parler avec cette assurance dédaigneuse. Des génies tels que Platon et Aristote, Descartes et Leibnitz, méritaient-ils d'être qualifiés en ces termes méprisants :

... Où sont-ils, ces faiseurs de systèmes,
Qui savent, sans la foi, trouver la vérité ?
Sophistes impuissants qui ne croient qu'en eux-mêmes,
Quels sont leurs arguments et leur autorité ?

Il y a sans doute dans les vers suivants des traits d'une précision remarquable et d'une justesse suffisante ; les deux principes des Manichéens, le Dieu d'Aristote, solitaire et étranger au monde, y sont bien caractérisés ; mais Pythagore et Leibnitz, Descartes, Montaigne et Pascal, réclameraient à juste titre contre une appréciation vague et peu exacte. Juger quatre philosophes en quatre vers est un véritable tour de force ; Musset l'a fait avec beaucoup d'habileté, sinon avec une complète exactitude, dans les vers suivants :

Pyrrhon me rend aveugle et Zénon insensible (1)
Voltaire jette à bas tout ce qu'il voit debout,
Spinoza, fatigué de tenter l'impossible,
Cherchant en vain son Dieu, croit le trouver partout (2).

Musset fait donc, en somme, fort peu de cas de la sagesse humaine et de ses plus illustres représentants. Une telle disposition d'esprit serait excusable chez un défenseur de la religion que l'ardeur de sa foi entraînerait à combattre les philosophes comme des adversaires naturels.

Mais il n'en est pas ainsi du jeune poète. Les dogmes du christianisme lui inspirent aussi peu de confiance que les enseignements de la raison humaine. Comment sortira-t-il de cette impasse ? Comment échappera-t-il au scepticisme absolu ? Par la prière. Il invite chrétiens et philosophes à s'agenouiller avec lui pour offrir au Dieu inconnu l'hommage de l'adoration, le cri de l'espérance et de l'amour. Tels sont les sentiments qu'il exprime dans ces strophes d'une simplicité touchante :

O toi que nul n'a pu connaître
Et n'a renié sans mentir,
Réponds-moi, toi qui m'as fait naître,
Et demain me feras mourir.

.
De la plus noble intelligence
La plus sublime ambition
Est de prouver ton existence
Et de faire épeler ton nom.

.
Le dernier des fils de la terre
Te rend grâces au fond du cœur
Dès qu'il se mêle à sa misère
Une apparence de bonheur.

.
Le monde entier te glorifie,
L'oiseau te chante sur son nid,
Et pour une goutte de pluie,
Des milliers d'êtres t'ont béni.

(1) Pyrrhon d'Elis (340 ans avant J.-C.), philosophe sceptique, prétendait que nous ne pouvons avoir aucune connaissance certaine ; il fermait donc en quelque sorte nos yeux à la vérité. Zénon (300 ans avant J.-C.), fondateur, à Athènes, de l'école stoïcienne. Il regardait les passions comme les maladies de l'âme ; il voulait que le sage en fût exempt et restât insensible à la joie comme à la douleur.

(2) Spinoza, juif hollandais (1632-1677), tira le panthéisme des principes de Descartes. Selon lui, Dieu seul existe ; tous les êtres font partie de la substance divine ; point d'existence individuelle, et, par suite, point de liberté morale.

Mais Dieu qui a versé d'une main si prodigue ses bienfaits sur le monde, y a placé le mal à côté du bien, le crime à côté de la vertu, les maladies cruelles, la mort inévitable ; pourquoi l'Etre souverainement bon a-t-il condamné l'homme à la souffrance ?

Pourquoi donc, ô Maître suprême,
As-tu créé le mal si grand,
Que la raison, la vertu même,
S'épouvante en le voyant ?

Lorsque tant de choses sur terre
Proclament la divinité,
Et semblent attester d'un père
L'amour, la force et la bonté,

Comment sous la sainte lumière
Voit-on des actes si hideux
Qu'ils font expirer la prière
Sur les lèvres des malheureux ?

Pourquoi dans ton œuvre céleste,
Tant d'éléments si peu d'accord ?
Pourquoi le crime et la peste ?
O Dieu juste ! pourquoi la mort ?

La philosophie a de tout temps agité le problème du mal. Leibnitz est peut-être celui qui l'a creusé le plus à fond et le plus complètement résolu. La mort, à vrai dire, n'est pas un mal ; c'est une nécessité : tout ce qui a commencé doit finir ; tout organisme s'use par le travail de la vie et doit se dissoudre un jour.

La souffrance physique est une épreuve sans laquelle les mots de courage et de constance perdraient presque toute signification ; le crime est une conséquence du libre arbitre laissé à une créature imparfaite, et ce libre arbitre, cette libre possession de l'être raisonnable par lui-même, est le fondement de notre dignité, de notre supériorité morale. L'homme oserait-il se plaindre du privilège qui l'élève au-dessus du reste de la nature ?

Le poète aurait donc trouvé plus d'une réponse, s'il avait interrogé certains de ces philosophes qu'il a trop dédaignés. Mais il est et veut rester poète ; il espère que Dieu, prenant pitié de la faiblesse humaine en proie à la souffrance du doute, se révélera plus clairement au monde et recevra un jour, de la nature entière, le tribut de reconnaissance et d'amour qui lui est dû :

Si la souffrance et la prière
N'atteignent pas ta majesté,
Garde ta grandeur solitaire,
Ferme à jamais l'immensité.

Mais si nos angoisses mortelles
Jusqu'à toi peuvent parvenir ;
Si dans les plaines éternelles
Parfois tu nous entends gémir ;

Brise cette voûte profonde
Qui couvre la création ;
Soulève les voiles du monde,
Et montre-toi, Dieu, juste et bon !

Tu n'apercevras sur la terre,
Qu'un ardent amour de la foi,
Et l'humanité toute entière
Se prosternera devant toi.

Les larmes qui l'ont épuisée
Et qui ruisselaient de ses yeux
Comme une légère rosée
S'évanouiront dans les cieux.

Tu n'entendras que tes louanges
Qu'un concert de joie et d'amour
Pareil à celui dont tes anges
Remplissent l'éternel séjour ;

Et dans cet hosanna suprême,
Tu verras, au bruit de nos chants,
S'enfuir le doute et le blasphème,
Tandis que la mort elle-même
Y joindra ses derniers accents.

L'IMMORTALITÉ

La poésie était, aux yeux de Lamartine, une langue sublime capable d'exprimer les sentiments les plus intimes du cœur humain, comme les conceptions les plus élevées de la raison philosophique. Prenant en pitié l'élégant badinage des Muses légères qui avaient charmé les salons du XVIII^e siècle ainsi que l'art ingénieux mais frivole, où Delille était passé maître, il aborde, dans ses *Méditations*, les plus graves problèmes qui intéressent la nature et la destinée de l'homme ; il s'y déclare hautement spiritualiste.

Le spiritualisme est la chaîne d'or qui relie la philosophie à la religion, les enseignements de Platon et ceux de Saint Augustin. Le spiritualisme distingue l'esprit de la matière, l'âme du corps, le monde de Dieu, son auteur et sa fin.

Lamartine avait reçu une éducation chrétienne ; il y était d'autant plus attaché que ces croyances se liaient dans sa mémoire au souvenir d'une mère tendrement aimée. Ces croyances convenaient aussi, mieux que toute autre doctrine philosophique, au caractère de son génie tendre et rêveur, toujours porté à s'élever au-dessus des choses passagères pour remonter à la source de tout bien et de toute beauté.

Nous trouvons, dans l'« Immortalité », une magnifique expression de la pensée la plus chère au cœur du poète. L'homme, nous dira-t-il, en vers magnifiques, ne s'éteint pas tout à fait dans la mort ; la partie la plus noble de son être lui survit pour commencer une vie nouvelle et renouer, au-delà du tombeau, la chaîne des amours sans fin. Nous citerons presque tout entière cette pièce si remarquable. En voici le début :

Le soleil de nos jours pâlit dès son aurore ;
Sur nos fronts languissants à peine il jette encore
Quelques rayons tremblants qui combattent la nuit :
L'ombre croît, le jour meurt, tout s'efface et tout fuit.

Ainsi, notre vie ne dure qu'un instant ; à peine commencée, elle se fane ; c'est une lumière qu'obscurcit peu à peu l'ombre d'une mort prochaine.

Le poète continue :

Qu'un autre à cet aspect frissonne et s'attendrisse
Qu'il recule en tremblant des bords du précipice,
Qu'il ne puisse de loin entendre sans frémir
Le triste chant des morts tout prêt à retentir,
Les soupirs étouffés d'une amante ou d'un frère
Suspendus sur les bords de son lit funéraire,
Où l'airain gémissant dont les sons éperdus
Annoncent aux mortels qu'un malheureux n'est plus !
Je te salue, ô mort, libérateur céleste !
Tu ne m'apparais point sous cet aspect funeste
Que t'a prêté longtemps l'épouvante ou l'erreur :
Ton front n'est point cruel, ton œil n'est point perfide,
Au secours des douleurs un Dieu clément te guide ;
Tu n'anéantis pas, tu délivres ; ta main,
Céleste messenger, porte un flambeau divin ;
Quand mon œil fatigué se ferme à la lumière,
Tu viens d'un jour plus pur inonder ma paupière,
Et l'esprit près de toi, rêvant sur un tombeau,
Appuyé sur la foi, m'ouvre un monde plus beau.

Ces derniers vers nous montrent toutes les ressources de la langue poétique mises en œuvre avec un rare bonheur. La poésie personnifie tout, elle transforme l'idée en image. La mort est un messenger céleste, muni d'un

flambeau ; il éclaire nos yeux fermés à la lumière du jour ; il éveille l'espoir et la foi qui, se prêtant un mutuel appui, saluent l'aurore de nos destinées immortelles. L'harmonie merveilleuse de ces beaux vers ajoute à la puissance de leur effet.

Ne pas craindre la mort, c'est déjà s'élever au-dessus du vulgaire ; ce n'est pas assez pour une âme impatiente de s'élancer vers la source de la vie, vers le principe de toute pensée et de tout amour :

Viens donc, viens détacher mes chaînes corporelles !
Viens, ouvre ma prison ; viens, prête-moi tes ailes !
Que tardes-tu ? parais, que je m'élance enfin
Vers cet être inconnu, mon principe et ma fin !

Ici le poète essayera de sonder le mystère impénétrable de notre nature et de notre destinée ; quand et comment le principe spirituel qui nous fait vivre et penser s'est-il associé à la matière ? Que deviendra-t-il une fois qu'il en sera séparé ? Ira-t-il animer d'autres corps ainsi que le veulent les partisans de la métempsycose ? N'ira-t-il pas plutôt s'abîmer dans le sein de la divinité où le rappelle sa nature immatérielle ?

C'est à cette dernière hypothèse que le poète s'arrête comme à la plus sublime que l'imagination puisse rêver :

Qui m'en a détaché ? Qui suis-je et dois-je être ?
Je meurs et ne sais pas ce que c'est que de naître.
Toi qu'en vain j'interroge, esprit, hôte inconnu,
Avant de m'animer quel ciel habitais-tu ?
Quel pouvoir t'a jeté sur ce globe fragile ?
Quelle main t'enferma dans ta prison d'argile ?
Par quels nœuds étonnants, par quels secrets rapports
Le corps tient-il à toi comme tu tiens au corps ?
Quel jour séparera l'âme de la matière ?
Pour quel nouveau palais quitteras-tu la terre ?
As-tu tout oublié ? par delà le tombeau,
Vas-tu renaître encore dans un oubli nouveau
Vas-tu recommencer une semblable vie ?
Ou, dans le sein de Dieu, ta source et ta patrie,
Affranchi pour jamais de tes liens mortels,
Vas-tu jouir enfin de tes droits éternels ?
Oui, tel est mon espoir, ô moitié de ma vie !
C'est par lui que déjà mon âme raffermie
A pu voir sans effroi sur tes traits enchanteurs
Se faner du printemps les brillantes couleurs ;
C'est par lui que, percé du trait qui me déchire,
Jeune encore, en mourant vous me verrez sourire,
Et que des pleurs de joie, à nos derniers adieux,
A ton dernier regard, brilleront dans mes yeux,

Ces derniers vers s'adressent à une jeune femme, objet de la passion la plus ardente et la plus chaste. Elle avait inspiré les premiers chants du poète; le « Lac » immortalisera son souvenir. Cette jeune femme était malade ; le poète, souffrant de sa souffrance, se voit déjà condamné à mourir de sa douleur ; mais il mourra avec l'espérance de revoir celle qu'il a tant aimée.

Le même sentiment exprimé avec une énergie nouvelle, servira de conclusion à la pièce tout entière :

Après un vain soupir, après l'adieu suprême,
De tout ce qui t'aimait n'est-il plus rien qui t'aime ?
Ah ! sur ce grand secret n'interroge que toi !
Vois mourir ce qui t'aime, Elvire, et réponds-moi :

Mais le poète ne peut oublier que la science moderne rejette ces espérances comme des chimères insensées; il connaît ces théories audacieuses qui condamnent l'homme à mourir tout entier ; il les résume ici sans les affaiblir ; il consent même à leur prêter la force de son admirable langage :

Vain espoir ! s'écriera le troupeau d'Epicure (1),
Et celui dont la main, disséquant la nature,
Dans un coin du cerveau nouvellement décrit
Voit penser la matière et végéter l'esprit (2)
» « Insensé, diront-ils, que trop d'orgueil abuse
Regarde autour de toi ; tout commence et tout s'use ;
Tout marche vers un terme et tout naît pour mourir.
Dans ces prés jaunissants tu vois la fleur languir ;
Tu vois dans ces forêts le cèdre au front superbe
Sous le poids de ses ans tomber, ramper sous l'herbe ;
Dans leurs lits desséchés tu vois les mers tarir ;
Les cieux mêmes, les cieux commencent à pâlir ;
Cet astre dont le temps a caché la naissance,
Le soleil, comme nous, marche à sa décadence,
Et dans les cieux déserts les mortels éperdus
Le chercheront un jour, et ne le verront plus (3)

(1) Epicure, philosophe grec (300 ans av. J. C.) enseignait le matérialisme. Il attribuait l'origine du monde au concours fortuit des atomes matériels. En morale, il plaçait le souverain bien dans le plaisir ; mais, comme il mettait les plaisirs de l'intelligence au-dessus des plaisirs sensuels, sa morale personnelle était beaucoup plus pure que ne l'a été celle de ses disciples.

(2) Allusion aux doctrines matérialistes professées par Cabanis, médecin de Mirabeau, dans son traité des *Rapports du physique et du moral de l'homme*.

Broussais (M. en 1838) incline à penser comme le précédent que le cerveau secrète la pensée comme le foie secrète la bile.

(3) Impossible de lire ces beaux vers sans un certain frisson d'épouvante. — On voit combien la forme poétique, sous la plume d'un écrivain de génie, ajoute de force et d'éclat à l'expression de la pensée.

Tu vois, autour de toi, dans la nature entière,
 Les siècles entasser poussière sur poussière,
 Et le temps, d'un seul pas, confondant ton orgueil,
 De tout ce qu'il produit devenir le cercueil;
 Et l'homme, et l'homme seul, ô sublime folie!
 Au fond de son tombeau croit retrouver la vie,
 Et dans le tourbillon au néant emporté,
 Abattu par le temps, rêve l'éternité! »

Le poète n'entreprendra pas une réfutation scientifique des doctrines désolantes qu'il vient de résumer. Il ira même jusqu'à accorder à ses adversaires (concession trop large selon nous), qu'au point de vue scientifique il est impossible de les contredire ; mais, si la raison se trouble en présence de ces mystères, l'instinct proteste ; Dieu nous a mis au cœur une horreur invincible du néant ; il ne serait pas juste, il ne serait pas bon, si le néant devait être notre partage éternel ; voilà pourquoi, resté seul debout sur les débris du monde écroulé, il espérerait encore en la toute-puissance divine dont les promesses ne trompent pas :

Qu'un autre vous réponde, ô sages de la terre!
 Laissez-moi mon erreur; j'aime, il faut que j'espère;
 Notre faible raison se trouble et se confond;
 Oui, la raison se tait, mais l'instinct vous répond,
 Pour moi, quand je verrais dans les célestes plaines
 Les astres, s'écartant de leurs routes certaines,
 Dans les champs de l'éther l'un par l'autre heurtés,
 Parcourir au hasard les cieux épouvantés;
 Quand j'entendrais gémir et se briser la terre;
 Quand je verrais son globe errant et solitaire,
 Flottant loin des soleils, pleurant l'homme détruit,
 Se perdre dans les champs de l'éternelle nuit,
 Et quand, dernier témoin de ces scènes funèbres,
 Entouré du chaos, de la mort, des ténèbres,
 Seul je serais debout, seul, malgré mon effroi,
 Etre infaillible et bon j'espérerais en toi,
 Et certain du retour de l'éternelle aurore,
 Sur les mondes détruits je t'attendrais encore!

Cette magnifique période est assurément l'une des plus belles choses que l'on ait écrites en français au XIX^e siècle.

La fin de la pièce est d'un caractère plus intime. Le poète y renouvelle, par la bouche d'Elvire, un acte de foi et d'adoration ; comme lui, elle croit en Dieu et lui dit dans un transport d'enthousiasme :

Le jour est ton regard, la beauté ton sourire;
 Partout le cœur t'adore et l'âme te respire;

Eternel, infini, tout puissant et tout bon,
 Ces vastes attributs n'achèvent pas ton nom
 Et l'esprit, accablé sous ta sublime essence,
 Célèbre ta grandeur jusque dans son silence.

C'est-à-dire que l'esprit humain rend encore hommage à la perfection divine en reconnaissant son impuissance à l'exprimer convenablement.

La vie ! Qu'est-ce donc que la vie ? Mystère insondable à la pensée humaine, merveille des merveilles qui force l'homme à s'incliner devant une sagesse et une puissance plus hautes que les siennes.

La poésie de Lamartine est saine, fortifiante, parce que l'âme qui s'y peint est noble et généreuse. Le poète croit en Dieu, en sa providence, comme il croit au progrès, à la fraternité humaine : le comprendre et l'admirer, c'est se faire honneur à soi-même.

LE POÈTE ANGLAIS « STEPHEN PHILIPS » DANS UNE MAISON HANTÉE

(Extrait du Journal *La Tribune* de Chicago, du 24 juillet 1904. — Câblagramme du *New-York Herald* du 23.)

Londres, 23 juillet. — Le poète anglais bien connu, Stephen Phillips, l'auteur de *Paola et Francesca*, et d'*Hérode*, fait part d'un événement extraordinaire qui vient de lui arriver et sur lequel il appelle l'attention de la Société des Recherches psychiques de Londres.

J'avais loué, dit-il, à Engham, petit village non loin de Windsor, une maison isolée, pour y passer quelque temps dans le calme et la tranquillité ; et bien qu'un grand nombre de personnes de l'endroit fussent informées de mes intentions, aucun d'entre eux n'eut le courage ou la prévenance de me dire que la susdite maison passait pour être hantée. Nous ne tardâmes pourtant pas, moi et les autres personnes dont se composait ma famille, à nous en apercevoir ; car, à peine fûmes-nous installés que des bruits étranges et insolites vinrent bouleverser notre esprit. Nous entendîmes des coups frappés, des pas tour à tour lents, lourds ou peu distincts, rapides comme ceux d'un homme qu'on poursuivrait et qui chercherait à s'échapper, et puis qu'on étrangle ou étouffe. Les portes s'ouvraient et se fermaient avec fracas comme si une main invisible les faisait mouvoir.

Parfois, étant tranquillement assis dans mon cabinet d'étude, occupé à écrire, la porte s'ouvrait soudain et sans faire de bruit ; je n'y fis d'abord

aucune attention, et attribuai le fait à un courant d'air ; puis, en y réfléchissant, je me disais à moi-même que les courants d'air ne pouvaient pourtant pas tourner les pommeaux de la porte.

Ceci arrivait fréquemment, et toutes les personnes de la maison pouvaient se rendre compte des faits et en ressentir diverses impressions. C'est ainsi que ma petite fille me raconta qu'elle avait vu, un jour, un petit homme âgé passer dans la maison sans qu'il s'y trouvât une pareille personne. M'étant entouré de toutes les lumières nécessaires pour arriver à connaître la vérité, voici ce que me racontèrent les habitants du village : « Il y a cinquante ans, non loin de la maison que j'occupais, un vieux fermier y avait tué son enfant, et les mêmes phénomènes s'étaient reproduits chaque fois que la maison avait été louée, mais bientôt le bruit s'en répandit au loin, et depuis bien des années la maison est restée sans locataires. »

Inutile de dire que je fis résilier mon bail immédiatement ; mes domestiques étaient si effrayés, qu'ils oublièrent d'emporter une partie de leurs effets dans la précipitation de leur départ.

Je livre ces faits, sans commentaire, à l'examen de la Société des Recherches psychiques, et serai charmé d'être éclairé par elle sur leur nature et leur origine.

Prof. C. MOUTONNIER.

LE LENDEMAIN DE LA MORT

Dans la revue *Light* de Londres se trouve l'intéressant récit suivant :

Un illustre physicien, M. W. F. Barret, raconte ce qui arriva à une dame de sa connaissance, qui avait perdu assez récemment son frère, qu'elle avait beaucoup aimé, et dont la perte lui occasionna une vive douleur. Cette jeune Anglaise était un excellent médium écrivain et auditif. Un certain jour ce frère se nomma et lui fit écrire la communication suivante :

« Ma chère Alice, je suis près de vous et j'éprouve un ardent désir de vous raconter ce qui m'est arrivé le lendemain de ma mort, c'est-à-dire, après mon réveil à la vie spirituelle... Je vis tout d'abord des figures d'une forme indécise, qui allaient et venaient dans la chambre, autour de mon lit. La porte était fermée comme elle l'est en ce moment. Je m'aperçus, à ma grande stupéfaction, que je n'étais plus dans mon lit mais au-dessus... J'étais grandement étonné de voir mon corps couché sur le lit et ma figure couverte d'un drap... La lumière était faible. Je voyais tout dans cette chambre, je voyais aussi, malgré la porte fermée, tout dans la chambre voisine..., et je voyais, à travers la muraille, tout ce qui se passait dehors. Me sentant hors de mon corps ma première idée fut, naturellement, que je pouvais y rentrer,

mais jugez de ma stupéfaction lorsque je vis que tous mes efforts étaient vains, attendu que le lien, qui unissait mon âme avec mon corps, était rompu... Aujourd'hui, quand je vous raconte ceci, tout me paraît être naturel, mais alors j'étais étrangement surpris ! — Or donc, c'est alors, ma chère Alice, que j'eus la conviction ferme que mon âme était à jamais séparée de mon enveloppe terrestre..., et que j'étais mort pour votre monde. Je me tenais au-dessus du plancher, regardant tout autour de la chambre, où j'avais été malade si longtemps et sans espoir de guérir, et je pus la parcourir sans que mes mouvements fussent gênés... Je n'étais pas seul dans cette chambre. Il y avait là d'autres personnes avec lesquelles je suis très intimement lié aujourd'hui..., quoique plusieurs d'entre elles me furent complètement inconnues. Je me rendis ensuite, en traversant la paroi comme si elle n'existait pas, dans une autre chambre, où se trouvaient : ma mère en larmes, nos cousins, nos amis, et vous, ma bonne Alice ! — Je voulus consoler ma mère..., j'essayai de lui parler pour lui prouver que je vivais, que je me portais à merveille, et que j'étais là tout près d'elle..., et qu'elle avait grand tort de se désoler et de se lamenter à propos de moi. — Cependant, quoique ma voix fût claire et même forte, du moins il me parût ainsi, ni ma mère, ni vous, ma chère Alice, ni personne des assistants, ne faisaient la moindre attention à ce que je disais, et semblaient ne pas me voir !... J'eus la conviction, alors, que j'étais invisible pour vous !... Mon cœur se serra, et une indicible tristesse s'empara de moi ! — Je restai encore un certain temps avec vous, toujours à côté de ma mère, ensuite j'allai dehors, et je me sentis planer librement dans les cieux. »

Le même Esprit raconta ensuite succinctement à sa sœur les douces voluptés qu'il goûta dans le monde des Esprits, et les merveilles dont il fut frappé. C'est alors que ses yeux furent véritablement ouverts, car jusque-là ils ne voyaient que du brouillard. Il était néanmoins attiré vers la terre, non malgré lui et par une triste chaîne, mais de son propre gré, vers ceux qu'il avait aimés, et vers les lieux où il s'était senti heureux.

La vie spirituelle est une vie de joie et de félicité pure. On y jouit d'une douce et inaltérable liberté. Plus de domination, plus de dominateurs; plus d'esclaves ! On ne connaît que la plus parfaite égalité. Les Esprits supérieurs, qui vous commandent, agissent en frères aînés. Leur autorité est douce et se fait à peine sentir, parce qu'elle ne s'adresse qu'à la raison, au bon sens, le seul maître, le seul dominateur.

La mort rend l'au-delà redoutable et effrayant pour ceux-là seulement qui n'ont pas approfondi ce que c'est que le lendemain de la mort.

JOSEPH DE KRONHELM.

SÉANCES AVEC LE MÉDIUM BAILEY

A LA SOCIÉTÉ DES ÉTUDES PSYCHiques DE MILAN

(extraites de la Revue *Luce e Ombra*)

Suite.

SIXIÈME SÉANCE. — *Mardi 15 mars.*

La visite de la chambre et du médium ayant été faite, on revêtit celui-ci du sac réglementaire auquel on apposa des sceaux et on baissa le rideau.

La séance commença à 8 h. 30, en présence de tous les membres du Comité, plus douze invités.

Le médium tomba en transe à 8 h. 35. — Après un court silence, l'entité, nommée le Docteur Whitcombe, déclara que le médium se sentait aujourd'hui un peu indisposé et que, par suite, le résultat de la séance serait médiocre et en dessous de la puissance du médium.

L'obscurité ayant été demandée, la plupart des assistants purent constater la présence d'une tache lumineuse phosphorescente, en haut et à gauche du médium. — Celui-ci, après invitation, battit des mains sans que la lumière disparût, et l'on vit alors la lumière descendre jusqu'à une certaine distance du médium et toujours à sa gauche.

A 8 h. 45 la lumière rouge ayant été demandée, l'entité « Denton » se présenta et parla environ une demi-heure sur la vérité des manifestations spiritiques et des grands enseignements qui en dérivent. Ayant fini son discours, l'entité « Selim » se manifesta et vint dire qu'il apportait un souvenir pour le Docteur Griffini : sept semences d'une plante dont il ne donna que ce nombre parce qu'il était considéré comme sacré par les Indiens.

(Les semences ayant été examinées, furent reconnues être celles de « l'abrus precatoria » dont les vertus magiques correspondent exactement à celles données par le médium).

Les semences dont il est question ici servent d'allumettes contre le mal des yeux, les maladies et les « ginn ». (D'après la mythologie du Coran, les « ginn » seraient les esprits malins).

Ayant sollicité l'obscurité pour quelques instants, « Selim » apporta un petit nid contenant un œuf ; le nid était fait comme les autres, composé de fibres végétales et de quelques filaments de coton. Le médium tenait le nid dans sa main gauche et, dans la droite, il avait un petit oiseau à tête noire ; il s'approcha du rideau et les assistants purent voir et constater la présence des trois apports. Après quelques minutes le médium demanda qu'on fit l'obscurité et l'oiseau, l'œuf et le nid disparurent de nouveau.

A 9 h. 1/2 se manifesta, pour la première fois, l'entité « Nana Sahib » (prince indien, qui fut chef de l'insurrection, en 1857, contre l'Angleterre). Il criait,

gesticulait et tomba en invectives contre les Anglais ; et après avoir traversé la chambre à grands pas (pour autant que le sac le permettait), il fit semblant de rencontrer un ennemi, de lutter avec lui, et il tomba ensuite lourdement par terre. Après quelques démonstrations de ce genre, un changement de personnalité parut se produire, et le médium se transporta vers un fauteuil sur lequel il s'assit et s'endormit.

« Le Docteur Whitcombe » expliqua ensuite comment « Nana Sahib » compromet généralement la santé de Bailey, aussi bien que le succès des séances, et fit disparaître les objets qui venaient d'être apportés.

A 9 h. 40, une autre entité se présenta, laquelle, sur la demande du Président, se fit apporter le vase de fleurs déposé dans l'armoire faite dans le mur, et dont on avait enlevé les sceaux au commencement de la séance.

Le vase était encore enveloppé du journal et on le présenta au médium qui en enleva l'enveloppe, ce qui permit aux assistants surpris de constater que la petite plante, qui avait grandi depuis les séances précédentes, et qui devait se trouver dessous, avait aussi disparu.

« Le Dr Whitcombe », finalement, revint, et sur la demande qu'on lui fit s'il était possible de dépouiller le médium complètement de ses vêtements et de lui en remettre d'autres, avant de le couvrir du sac, il répondit que ce serait nuire à la santé de Bailey. Cette mesure, dit le Docteur, fut un jour adoptée en Australie, et la santé du médium, qui est fort délicate, s'en ressentit beaucoup pendant quelque temps.

Ayant insisté sur l'opportunité d'un pareil procédé, l'entité finit par dire de s'adresser, à cet effet, à Mme Bailey.

La séance se termina à 10 heures.

SEPTIÈME SÉANCE.

La séance fut ouverte à 8 h. 1/2 du soir, en présence de tous les membres du Comité et de neuf invités. On procéda d'abord à une visite minutieuse de la chambre et du médium, qui tomba en transe dès qu'on lui eût mis le sac réglementaire, puis on baissa le filet. — La visite dura dix minutes. A 8 h. 50, se manifesta la première entité — « le Dr Whitcombe » — qui insista sur la sévérité de la visite, nécessaire à la garantie des phénomènes. Le médium se leva à l'arrivée du contrôle « Denton », lequel fit un long discours sur les phénomènes physiques.

Après lui, vint le contrôle « Abdallah » qui, après avoir salué M. Brioschi, exprima le désir qu'il déposât dans la terre la semence de « Mango », apportée avant l'avant-dernière séance. (Cette semence, qui avait été depuis une semaine confiée à la garde de M. Cipriani, avait été soumise entre temps à l'examen de notre Musée d'Histoire Naturelle, où elle fut reconnue être véritable.)

On leva le rideau et on retira de l'armoire, hors du sac où il avait été mis, sous scellés, un vase plein de terre préparée pendant la journée.

(La terre fut prise chez un horticulteur, tamisée et versée dans un nouveau vase, et celui-ci fut placé dans un sac, qu'on lia avec de la corde, et qu'on scella, en présence de témoins qui déposèrent ensuite le sac dans l'armoire faite dans le mur.)

L'intégrité du sac ayant été constatée, on retira du sac le vase qu'on offrit au médium, ainsi qu'une bouteille d'eau demandée pour humecter la terre, avec un petit panier en osier pour couvrir le vase ; l'eau et le vase furent examinés par mesure de précaution.

M. Brioschi mit alors la semence de « Mango », que lui avait donnée M. Cipriani, dans la terre, à une profondeur d'environ un centimètre ; le médium humecta le pot abondamment, et le couvrit ensuite du panier. Le tout fut fait en pleine lumière rouge. Il était alors 9 h. 10.

Le rideau ayant été abaissé, en attendant que la semence germe, le contrôle « Abdallah », un indigène de Punjab, vint raconter une histoire de son pays qu'il fit suivre d'un chant en « Casruli », dialecte indien.

A 9 h. 30, la lumière blanche fut donnée en plein, et le médium approcha le vase du filet, et pria les assistants d'examiner le bourgeon qui sortait d'environ trois centimètres de terre, phénomène qui n'avait demandé que vingt minutes pour se produire. Le médium enleva ensuite la semence de la terre, l'ouvrit, en lava les racines, et permit à tous les assistants de les examiner et même de les toucher. Cela fait, il la remit dans le vase qu'il recouvrit du panier ; le contrôle manifesta le désir qu'il fût gardé dans l'obscurité jusqu'à mardi, dans le but de hâter le développement de la petite plante.

Ensuite vint le contrôle « Ahmed », qui se qualifia comme un « sonwallah », ou charmeur indien de serpents, et dit qu'il tenait dans sa main un petit serpent. La chambre était alors éclairée par une petite lampe, rouge foncé, que le contrôle ne voulait pas rendre plus brillante ; il en résulta que la plupart des assistants ne voyaient rien de ce qu'affirmait le contrôle. Enfin, « le Dr Whitcombe » se présenta, comme d'habitude, pour clore la séance.

A la demande du Président, qui désirait s'assurer de la persistance de la petite plante ainsi couverte du panier, avant qu'il fût enlevé, le contrôle opposa un refus catégorique tout d'abord, mais il finit par céder après des instances réitérées. — On ôta donc le panier, et les assistants purent s'assurer de la présence de la plante qui avait grandi légèrement dans l'intervalle.

Le médium s'éveilla peu après, et le vase fut placé dans l'armoire sur laquelle furent apposés les sceaux en cire de trois des assistants, ainsi que le sceau en plomb de la Société.

(Suivent les signatures des membres du Comité.)

Traduit par le prof. C. MOUTONNIER.

L'ACTUALITÉ

UN PROPHÈTE DE LA LIBRE-PENSÉE : M. EMMANUEL VAUCHEZ.

En Vendée. — Manifestation des instituteurs en l'honneur de M. Emmanuel Vauchez. — Le héros de la fête du Trocadéro. — Sa doctrine. — Un disciple d'Allan-Kardec. — La libre-pensée officielle spirite.

La Vendée après Paris, ou pour être plus exact une partie de la Vendée, celle que charme M. Combes et sa politique, acclame un vieillard, son hôte depuis vingt ans, qui est une manière de prophète, M. Emmanuel Vauchez.

Le dernier *Bulletin* de l'instruction primaire de la Vendée contient un supplément de vingt-quatre pages qui lui est consacré par les instituteurs et les institutrices de la région, et par M. Desquaire, inspecteur d'académie, qui en souligne l'importance par cette dédicace :

A mon vénéré ami, M. Emmanuel Vauchez, au nom de tout mon personnel, je dédie ce modeste supplément de notre *Bulletin départemental*, afin qu'il reste trace de ce bel élan d'enthousiasme qu'a groupé par la pensée, autour de Vauchez, toute la Vendée scolaire, dans l'inoubliable journée du 19 juin 1904.

Le fonctionnaire fait allusion à la fête du Trocadéro, que présida M. Loubet, ayant à sa droite M. Buisson et à sa gauche M. Emmanuel Vauchez. M. Chaumié y assistait, qui rendit à M. Emmanuel Vauchez, héros de cette fête, un expressif hommage, dont l'écho vibre encore en Vendée.

Certes, ces bravos ne s'égaraient point, car celui-là est un brave homme et parmi les plus zélés. Mais le zèle sans l'intention n'est rien au temps où nous sommes, et un citoyen qui déchaîne un tel courant d'admiration laïque a une doctrine morale qu'il est intéressant de connaître.

M. Emmanuel Vauchez est spirite.

Beaucoup de gens, et parmi les plus distingués, sont spirites. Ils ont la conviction de s'entretenir avec les morts, et ce leur est une très grande douleur. M. Emmanuel Vauchez, fervent de ces problèmes, en poursuit l'étude dans des cercles particuliers. Il y joint les pratiques du magnétisme et les masseurs n'ont pas de plus fervent avocat.

Dans ces milieux, qui prêtent à des études fort pittoresques, il jouit d'une popularité considérable. Car M. Emmanuel Vauchez ne se borne pas à invoquer un esprit, à écouter les coups frappés par les pieds d'une table ; ces phénomènes sont pour lui la révélation de faits qui l'ont amené à formuler une doctrine.

La doctrine qu'enseigne M. Emmanuel Vauchez est contenue dans une petite brochure de propagande intitulée : *l'Éducation morale*. Ce n'est point

une œuvre de jeunesse, mais le fruit des observations de sa pleine maturité. Elle est datée de 1895.

L'éditeur l'a fait précéder de cette courte note :

L'auteur, spirite et magnétiste convaincu, s'appuie sur la base de la doctrine spirite : la *réincarnation*, sans même en prononcer le nom, peut être dans la crainte d'éveiller les susceptibilités de ceux qui n'admettent pas encore la révélation d'Allan-Kardec au rang des écrits scientifiques.

Ces lignes résument fidèlement la doctrine qu'expose M. Emmanuel Vauchez, non sans éloquence, mais avec un parti-pris d'anticléricalisme qui trouble bien un peu la sérénité si naturelle à celui qui, enfin, *sait*. Car M. Emmanuel Vauchez *sait*. Par la route suivie par Allan-Kardec, et où, grâce à un extraordinaire hasard, il a rencontré M. Buisson, il est arrivé à la démonstration absolue de ce que nous sommes. Il s'est alors aperçu que les matérialistes n'étaient que des imposteurs et les croyants des naïfs, que des contes grossiers bernent depuis dix-huit cents ans. M. Emmanuel Vauchez croit que l'âme est immortelle, mais à sa façon :

L'origine de cette idée est dans la contemplation des choses humaines et de l'injustice qui semble y présider. En effet, le désordre moral en ce monde, le triomphe du mal, la souffrance imméritée, en apparence du moins, ne peuvent être l'état régulier de l'univers : à un moment donné, la justice doit triompher ; de là, la foi à l'immortalité sans laquelle le maître de l'univers ne serait pas juste. Cette pensée consolante apparaît à l'origine même de l'homme, elle n'a été inventée ni par un théologien, ni par un philosophe, on doit supposer qu'elle se développe avec l'intelligence des sociétés.

M. Emmanuel Vauchez se tourne vers les sceptiques et leur dit :

Nul travail de démonstration ne peut, mathématiquement, mettre l'homme sur la voie de cette perception simple et belle, il n'y a qu'une disposition spéciale de l'âme pour rendre cette situation évidente et facile : grande moralité, habitude de se surveiller et de cultiver en soi des idées et des sentiments supérieurs qui élèvent au-dessus de la terre. Si l'on est sévère pour soi, l'idée d'immortalité se fera nette ; c'est en ce sens qu'on a pu dire : « Il dépend de l'homme d'arriver à la foi ».

Pour atteindre à l'idéal supérieur, une seule existence ne nous suffit pas :

Nous devons, dit-il, revenir sur la terre. De cette nécessité découlent tous les progrès de l'humanité. Si la force créatrice a voulu que notre âme prit un vêtement de chair, ce n'est pas pour nous imposer un fardeau inutile, mais parce que cette épreuve est indispensable au développement de nos facultés.

... Après notre mort, notre situation dépend donc logiquement de ce qu'a été notre vie, et si nous n'avons pas fauté à nos devoirs, elle devient forcément plus heureuse, car la destruction d'une forme permet d'en revêtir une plus parfaite, moins gênante pour les évolutions de la pensée.

Le héros de la fête du Trocadéro, celui dont M. Edouard Petit, dans le

Radical d'hier, disait « qu'il fut salué des acclamations de tout un peuple dans un moment où M. Buisson notait « qu'on sentait palpiter l'âme de la France », M. Emmanuel Vauchez, fondateur de la Ligue de l'enseignement, nous enseigne ainsi toutes ces choses, et comme quoi :

La prière, malheureusement si mal comprise, nous relie aussi à Dieu par qui nous sommes, que nous ne saurions définir, mais que le cœur pur devine et sent. Le secret du bonheur est là : comprendre que l'homme émane et comprend d'une force intelligente qui le veut parfait et lui impose, pour atteindre ce but, des vies successives.

Nous nous garderons bien de discuter cette théorie spiritualiste de la réincarnation exposée par l'une des lumières du spiritisme et de la libre-pensée ; mais comme on avait omis de faire connaître quelle doctrine morale était celle que propage cet adversaire des dogmes, il y avait là une lacune. Nous le savons maintenant : c'est la doctrine enseignée par Hippolyte-Léon-Denizard Rivail, qui se fit appeler Allan-Kardec. Spiritualiste, mais antichrétienne, elle mérite à l'un de ses plus éminents zéloteurs les apothéoses officielles de la République et les adresses des instituteurs chargés d'extirper du sol de la Vendée les dernières herbes de l'erreur et de la superstition.

(*L'Eclair* du 19 août 1904.)

LA MORT N'EXISTE PAS

Par Mme FLORENCE MARRYAT. (*Traduit de l'Anglais*).

« La mort n'est pas. Ce qui semble ainsi n'est qu'une transition.
 Cette vie de souffle mortel
 N'est que le faubourg de la vie Elyséenne
 Dont la porte est appelée par nous : la Mort. »

LONGFELLOW.

CHAPITRE I

FAMILLE D'ESPRITS

Depuis plusieurs années, j'avais le plus vif désir d'écrire un récit des expériences merveilleuses auxquelles il m'a été donné d'assister au cours de mes recherches dans la science du Spiritualisme.

En agissant ainsi, j'entends me borner à consigner les faits.

Je veux décrire les scènes dont j'ai été témoin de mes propres yeux, et répéter les paroles que j'ai entendues de mes propres oreilles, laissant à

mes lecteurs le soin d'en tirer eux-mêmes la déduction. Je n'ai ni l'ambition d'établir une théorie ni de promulguer une doctrine ; avant tout, je déclare n'avoir point le désir de provoquer le moindre argument. J'en ai vu s'élever, de philosophiques, de scientifiques, de religieux, ou purement agressifs, et plus qu'il n'en faudrait pour remplir une existence ; et si j'étais appelée à donner une définition du repos promis aux fatigués, je répondrais : c'est un lieu où chaque homme peut garder sa propre opinion et où personne n'a la permission de la discuter.

Mais, quoique je doive raconter un grand nombre d'incidents, si merveilleux qu'ils sont presque incroyables, je ne m'attends pas à n'être point crue, excepté par ceux qui sont de mauvaise foi. Ceux qui sont conscients de leur propre infirmité, croient invariablement que les autres doivent dire des mensonges.

Byron écrivait : Celui-là est un fou, qui nie ce dont il ne peut prouver la « fausseté » ; et, quoique Carlyle nous donne la consolante assurance que la population de la Grande-Bretagne se compose « principalement de fous », je mets toute ma foi à recevoir croyance du petit nombre de ceux qui ne le sont pas.

Pourquoi ne me croirait-on pas ? Lorsque feu Lady Brassey publia *The Cruise of the Sunbeam* (1), et Sir Samuel et Lady Baker racontèrent leurs travaux au centre de l'Afrique, et Livingstone écrivit le récit des merveilles qu'il rencontra pendant son exploration aux Sources du Nil, et Henry Stanley qui poursuivit son œuvre et y ajouta encore, prévoyaient-ils que le public, secouant la tête à leurs récits, oserait déclarer qu'il ne croyait pas un mot de ce qu'ils avaient écrit ? Cependant leurs lecteurs étaient tenus d'accepter les faits qu'ils publiaient, sur leur seule autorité. Très peu d'entre eux avaient déjà entendu parler des lieux décrits ; à peine un sur mille pouvait-il, soit par sa propre expérience ou par le savoir acquis, attester la vérité du récit. Quel intérêt avait le grand public à s'assurer que le *Sunbeam* avait fait le tour du monde, ou que Sir Samuel Baker avait vu les bêtes, les oiseaux et les fleurs rares dont il parle, ou que Livingstone et Stanley avaient rencontré et entretenu ces curieuses et étranges tribus qui n'avaient jamais vu d'hommes blancs jusqu'au jour où ils virent ceux-ci ? Cependant, si l'un de ces écrivains affirmait que dans ses courses errantes il avait découvert une mine d'or d'une valeur incontestable, des milliers de chercheurs de fortune eussent abandonné leur pays natal sur sa simple parole, et se seraient rués à la conquête de ce trésor éblouissant.

Pourquoi ? Parce que les auteurs de ces livres étaient des personnes bien connues dans la société, qui avaient une réputation de véracité à soutenir, et qui auraient été bien vite découvertes si elles eussent osé contrevenir à la vérité.

Je réclame les mêmes droits afin d'obtenir la même confiance.

J'ai un nom bien connu et une réputation publique, un cerveau accepta-

(1) La croisière du « Rayon de Soleil ».

ble, et deux yeux intelligents. Ce dont j'ai été témoin, d'autres, avec une assiduité et une persévérance égales, pourront le constater par eux-mêmes. Il faudrait faire un voyage autour du monde pour voir ce que les marins du *Sunbeam* ont vu. Cela demanderait du temps, des soucis et de l'argent, pour voir ce que j'ai vu, et pour certaines gens cela ne vaudrait pas la dépense. Mais si j'ai voyagé dans ce pays contestable (auquel si peu de gens croient et dont beaucoup ont tellement peur), et si je viens maintenant dire ce que j'ai vu, le monde n'a pas plus le droit de douter de moi qu'il n'en avait de douter de Lady Brassey. Parce que le grand public n'a point pénétré au centre de l'Afrique, ce n'est pas une raison pour que Livingstone n'y soit allé ; parce que le grand public n'a pas vu (et ne désire point voir), ce que j'ai vu, ce n'est pas un argument contre la vérité de ce que j'écris.

A ceux qui croient en la possibilité de communion avec les esprits désincarnés, mon histoire sera intéressante, peut-être, parce qu'elle évolue à un remarquable degré à travers cette question brûlante et controversée d'identité et de reconnaissance.

Pour les matérialistes qui m'accorderont que je ne suis pas plus folle que le reste des trente-huit millions d'Anglais, cela peut devenir une nouvelle source de spéculation et de recherche. Avec ceux de mes semblables qui ne possèdent ni curiosité, ni imagination, ni désir d'expérimenter par eux-mêmes ce qu'ils ne peuvent accepter du témoignage des autres, je n'ai jamais eu et n'aurai jamais rien de commun. Ils sont de cette sorte de gens qui vous demandent avec un sourire gracieux si Irving écrivit : « *La Charge de la Brigade Légère* », et disent qu'ils trouvent le *Sardanapale* de Byron très bien, quoi qu'il ne soit pas aussi bouffon que *Nos garçons*.

Maintenant, avant d'aborder mon sujet, je ne pense pas qu'on sache, en général, que mon père, feu le capitaine Marryat, fut simplement un croyant aux esprits, il était de plus, lui-même, un voyant. J'éprouve un extrême plaisir à enregistrer ce fait comme une introduction au récit de mes propres expériences. Il est possible que la facilité avec laquelle de telles manifestations me sont venues soit un don paternel reçu en héritage ; quoi qu'il en soit, je suis heureuse qu'il ait partagé avec moi la croyance et le pouvoir de la vie « spiritualiste ».

S'il n'y avait pas d'autre raison pour me donner la hardiesse de redire ce dont j'ai été témoin, cette situation m'en donnerait le courage.

Mon père n'était pas comme ses amis intimes, Charles Dickens, Lord Lytton, et plusieurs autres hommes de génie grandement nerveux et imaginatifs. Je ne crois pas que mon père eût « des nerfs », et je pense qu'il avait peu d'imagination. Presque tous ses ouvrages sont fondés sur ses propres expériences. Sa puissance repose dans une description humoristique de ce qu'il avait vu. Il possédait un merveilleux pouvoir de retracer ses souvenirs en un langage pittoresque et énergique, et si ses livres sont presque tous populaires aujourd'hui encore, comme lorsqu'ils furent publiés, c'est que ce sont des histoires véridiques du temps où il les écrivit.

A peine contiennent-ils une légère teinte de fiction.

Mon père avait un corps aussi puissant et vigoureux que son esprit. Son courage était indomptable au moral comme au physique (bien des gens l'ont appris à leurs dépens qui s'en souviennent encore) ; quant à la hardiesse de ses convictions, ce n'était point un secret. Conséquemment, ce que j'étais en train de raconter n'est point arrivé à un homme excitable et nerveux, à un esprit maladif et sentimental et, je le répète, je suis fier d'avoir hérité de la même constitution et satisfaite de pouvoir établir tout à fait mon jugement d'après le sien.

J'ai entendu dire que mon père avait à raconter un certain nombre d'histoires « surnaturelles » (suivant le terme consacré), d'incidents qui lui arrivèrent, mais je me contenterai d'en raconter une ou deux qui prouveront tout au moins l'existence de remarquables coïncidences.

Dans mon ouvrage : *La vie et les lettres du capitaine Marryat*, je raconte de lui une anecdote qui était enregistrée dans son *Livre de bord* intime, trouvé au milieu de ses papiers, et que voici :

Il avait un frère plus jeune, Samuel, à qui il était fort attaché, et qui mourut d'une façon inattendue en Angleterre, tandis que mon père commandait le *Larne*, vaisseau de sa Majesté Britannique, dans la première guerre de Burmese (Inde).

Son équipage étant atteint de scorbut, il reçut l'ordre de conduire son navire à Poulo-Penang pour quelques semaines, afin de procurer aux marins des fruits et des vivres frais. Comme mon père reposait une nuit dans sa couchette à l'ancre près de la côte, par un brillant clair de lune tropical qui éclaire comme en plein jour, il vit la porte de sa cabine s'ouvrir, et son frère Samuel entrer et s'avancer tranquillement près de lui. Il semblait le même qu'au moment de leur séparation, et prononça d'une façon parfaitement distincte : « Fred ! Je suis venu vous dire que je suis « mort ». Lorsque l'apparition entra dans sa cabine, mon père se dressa brusquement sur sa couchette pensant que c'était un voleur, et lorsqu'il reconnut celui qu'il voyait et entendait parler, il sortit de son lit avec l'intention de le saisir dans ses bras..., mais la vision avait disparu.

L'impression ressentie par mon père fut si forte, qu'il sortit de sa cabine et écrivit immédiatement les particularités concernant ce fait avec l'heure et la date de cette visite.

De retour en Angleterre peu de mois après, la guerre étant finie, l'une des premières dépêches mises entre les mains de mon père, fut l'annonce de la perte de son frère Samuel, qui était mort exactement à l'heure où il l'avait vu dans sa cabine.

Mais l'histoire qui m'intéressa le plus est celle d'un incident arrivé à mon père après ma naissance, et que nous avons toujours appelée : *l'Histoire de la dame brune de Rainham*. Je sais que le récit en est parvenu au public par diverses sources, et j'en ai fait moi-même le sujet d'un conte de Noël.

Mon père passa les quinze dernières années de sa vie sur la propriété de Langham, en Norfolk, où se trouvaient parmi ses voisins du Comté, Sir Charles et Lady Townshend, de Rainham Hall.

A l'époque dont je parle, le titre et la propriété de ces voisins avaient passé depuis peu de temps en leurs mains, et le nouveau baronnet après avoir fait réparer, remettre à neuf, et reprendre son manoir, vint en prendre possession avec sa femme et un certain nombre d'amis. Mais à peine étaient-ils arrivés, qu'à leur grand ennui des rumeurs se répandirent que la demeure était hantée. Aussitôt, leurs hôtes commencèrent l'un après l'autre (comme ceux de la parabole), à s'excuser de rentrer chez eux. Sir Charles et Lady Townshend auraient pu chanter : « Les amis s'en vont après les amis », à juste titre, mais l'effet produit eût été nul pour arrêter l'exode général de Rainham.

Et tout cela venait d'un conte relatif à une dame brune dont le portrait était suspendu dans l'une des chambres à coucher, tableau dans lequel elle était représentée vêtue d'une robe de satin ornée de garnitures jaunes, avec une fraise autour de la gorge, jeune dame d'aspect inoffensif et de mine parfaitement innocente et agréable. Mais, tous déclaraient qu'ils l'avaient vue se promenant autour de la maison, quelques-uns dans le corridor ou dans leurs chambres à coucher, d'autres, dans les salles basses ; aussi, ni les étrangers, ni les serviteurs ne voulaient-ils demeurer dans le manoir.

Le baronnet, qui était naturellement fort ennuyé de tout cela, confia son chagrin à mon père, qui fut indigné du tour plaisant qu'il croyait qu'on jouait en la circonstance. Il y avait à cette époque un grand nombre de contrebandiers et de braconniers en Norfolk, et il savait bien que la venue du nouveau propriétaire, qui était magistrat de la contrée, n'était pas pour plaire à ces déprédateurs. Il pensait donc que quelques-uns d'entre ceux-ci, essayaient d'effrayer les Townshend, afin de les faire partir du château. L'ancien baronnet était une espèce de misanthrope solitaire qui menait une vie retirée, et mon père s'imaginait que quelques tenanciers devaient avoir de bonnes raisons pour ne pas aimer l'introduction dans Rainham, de réjouissances bruyantes et de nombreux visiteurs de rang élevé. Mon père demanda alors à ses amis de lui permettre de s'établir chez eux et de dormir dans la chambre hantée, certain qu'il était de les débarrasser de cette nuisance. Ils acceptèrent son offre et il prit possession de la chambre dans laquelle le portrait du fantôme était suspendu, où on l'avait vu souvent, et dormit chaque nuit avec un revolver chargé sous son oreiller. Pendant deux jours, cependant, il ne vit rien, et le troisième devait être le terme de cette faction.

Toutefois, la troisième nuit, deux jeunes gens, neveux du baronnet, frappèrent à sa porte, comme il était déshabillé prêt à se mettre au lit, et lui demandèrent de les accompagner à leur chambre (qui était à l'autre bout du corridor), afin de leur donner son opinion sur un nouveau fusil qui venait d'arriver de Londres. Mon père était en chemise et en pantalon, mais comme l'heure était avancée, et que tout le monde s'était retiré pour se reposer excepté eux seuls, il se disposait à les accompagner ainsi qu'il était.

Comme ils allaient quitter la chambre, il se saisit de son revolver « au cas où nous rencontrerions la Dame brune », dit-il, riant. Dès que l'inspection de cette arme fut terminée, les jeunes gens dans la même intention, déclarèrent qu'ils voulaient accompagner mon père jusque chez lui « au cas où nous

rencontrerions la Dame brune », répétèrent-ils en riant aussi. Les trois gentlemen s'en retournèrent donc de compagnie.

Le corridor était long et sombre, car les lumières avaient été éteintes, mais, comme ils en atteignaient le milieu, ils virent la faible lueur d'une lampe venant de l'autre bout vers eux. « Une des dames allant visiter la chambre des « enfants », chuchota l'un des jeunes Townshend à l'oreille de mon père.

Les portes des chambres à coucher dans ce corridor, faisaient face l'une à l'autre, et chaque chambre avait une double porte avec un espace entre, comme c'est le cas dans beaucoup de vieilles demeures confortables de la campagne.

Mon père (ainsi que je l'ai dit), était seulement vêtu de sa chemise et de son pantalon, et sa modestie naturelle fit qu'il se trouva peu présentable, aussi se glissa-t-il dans l'un de ces *entre-porte* (ses amis suivant son exemple), afin de se cacher jusqu'à ce que la dame fût passée.

Je l'ai entendu raconter, comment ils étaient attentifs à sa venue de plus en plus proche, la regardant, à travers la fente de la porte jusqu'à ce que, comme elle n'était pas fermée complètement, mon père pût distinguer les couleurs et le style de son costume, et reconnût la figure et le fac-similé du portrait de la « Dame brune ». Il avait le doigt sur la détente de son revolver, et était sur le point de lui demander de s'arrêter et de donner la raison de sa présence en ce lieu, lorsque la figure s'arrêta elle-même de son plein gré devant la porte derrière laquelle il se tenait, avec ses amis, et, élevant la lampe allumée et la portant à son visage, elle se mit à ricaner d'une façon malicieuse et diabolique en le regardant. Cet acte rendit si furieux mon père qui était rien moins qu'un agneau pour l'instant, que, d'un bond, il sauta dans le corridor, et lui déchargea son revolver en pleine figure. Le fantôme disparut instantanément, — fantôme que pendant l'espace de plusieurs minutes, trois hommes avaient regardé ensemble, — et la balle passa au travers de la porte extérieure de la chambre opposée dans le corridor, et se logea dans le panneau de la porte intérieure. Mon père ne tenta plus jamais de faire obstacle aux promenades de la « Dame brune de Rainham ». J'ai entendu dire qu'elle hantait encore ces lieux, ce dont on peut douter, mais, qu'elle le fit en ce temps-là, il n'y a pas l'ombre d'un doute.

Le capitaine Marryat eut non seulement de ces visions auxquelles il croyait par sa personnelle expérience, mais il les nota dans ses écrits. Il y a, dans ses ouvrages, beaucoup de passages qui, lus à la lumière de mon assertion, prouvent qu'il avait foi dans la possibilité du retour des morts pour visiter cette terre, et dans la théorie de réincarnation ou la possibilité de vivre plus d'une existence sur elle, mais nulle autre part il n'en parle plus clairement que dans l'extrait suivant du « Vaisseau fantôme ».

« Pensez-vous, Philippe (dit Amine à son mari), que ce monde soit exclusivement peuplé par des êtres impurs tels que nous ? Choses d'argile, périssables et corruptibles, *les seigneurs* au-dessus des bêtes et de nous-mêmes, mais guère meilleurs ? Avez-vous pas vu, dans vos propres écritures saintes,

répéter les reconnaissances et les preuves de hautes intelligences se mêlant au genre humain et agissant ici-bas ?

« Pourquoi ce qui était *alors* ne serait-il plus maintenant, et en quoi y *aurait-il plus* de mal à présent à demander leur aide, qu'il y a quelque mille ans ?

Pourquoi supposeriez-vous que ce qui leur était permis sur la terre alors ne le fût plus aujourd'hui ? Qu'est-il advenu d'elles ? Ont-elles péri ? Ont-elles reçu l'ordre de s'en retourner ? Où ? Au ciel ? Si, au ciel, le monde et l'humanité ont été laissés à la merci du diable et de ses agents, pouvez-vous croire que nous, pauvres mortels ayons été ainsi abandonnés ? Je vous le dis simplement, je ne le pense pas. »

« Il n'y a pas longtemps que nous avons eu des communications avec ces intelligences, mais comme nous devenons plus éclairés, nous devenons plus fiers, et nous ne les rechercherons point, mais qu'il existe autour de nous une foule de bons et une multitude de mauvais esprits, s'opposant les uns aux autres, telle est ma conviction. »

Le témoignage d'une telle croyance sortant de la plume de mon père est suffisant.

Jamais il n'eût écrit cela sans être prêt à le maintenir. Il n'était pas de ces misérables écrivains poltrons que nous rencontrons trop souvent de nos jours, qui sont tellement effrayés de l'opinion du monde, qu'ils n'osent pas confesser avec leurs bouches ce qu'ils pensent en leurs cœurs. S'il eût vécu en ce temps-ci, je crois qu'il eût voulu se montrer l'un des plus énergiques et des plus convaincus croyants, parmi ceux que compte le spiritisme. C'en est assez pour moi de son témoignage, pour croire à la possibilité des bons et mauvais esprits revenant sur cette terre, et je pense qu'il est inutile de contredire cette assertion, qu'où le père a posé le pied, sa fille ne doit éprouver aucun sentiment de honte à le suivre.

Avant que s'élevât, dans les temps présents, la question du spiritualisme, j'avais eu mes propres petites expériences à ce sujet. Dès l'âge le plus tendre j'étais accoutumée à voir et à être très alarmée à leur vue, certaines formes qui m'apparaissaient la nuit. Une, en particulier, je m'en souviens bien, était celle d'un très petit vieillard difforme qui venait constamment vers moi. Il avait l'habitude de se tenir sur la pointe des pieds et de me considérer pendant que j'étais au lit, et quelque obscure que fût la chambre, je distinguais chaque chose comme si elle était éclairée pendant que ce vieil homme se tenait près de moi.

J'avais l'habitude de communiquer ces visions à ma mère et à mes sœurs (mon père était mort déjà en ce temps-là), et toujours elles se moquaient de mes idées. « Encore de nouvelles illusions d'optique de Flo », criaient-elles, jusqu'à ce que j'en vinsse à me convaincre que ces apparitions étaient dues à quelque défaut de ma vue.

J'ai entendu mon premier mari dire que, lorsqu'il m'épousa, il pensait qu'il ne pourrait jamais rester une nuit tout entière au lit tant je le réveillais souvent par la description de quelque apparition d'homme ou de femme

que j'avais vue dans la chambre. Ces formes se dressaient toujours en blanc, circonstance qui me faisait imaginer qu'elles étaient naturelles, et s'étaient vêtues en mariées pour venir nous voler. Mes observations répétées et les sarcasmes de mes sœurs m'amènèrent à me convaincre que ces visions n'étaient que le résultat d'une série plus large de mes « illusions d'optique ». Tout ce temps, j'étais fort effrayée de voir toujours ce que j'appelle des « esprits ». L'amour de la science occulte ne m'aidait point alors à chercher la cause de mes alarmes. Je n'avais qu'un désir, celui de ne plus voir de nouveau ces « illusions », et j'étais remplie d'effroi de demeurer seule avec moi-même, tant j'avais peur de les voir apparaître devant moi.

Il y avait environ deux ans que j'étais mariée, lorsque le quartier général du régiment de mon mari, le 12^e d'infanterie indigène de Madras, reçut l'ordre de se rendre à Rangoon, tandis que le reste du détachement commandé par le major Cooper, fut envoyé à Canton pour assister au bombardement.

Le major Cooper était seulement marié depuis peu, et quoi qu'elle y eût droit, sa femme n'avait pas réclamé pour s'embarquer pour Burmah avec le quartier général ; mais, comme elle ne connaissait personne à Madras, et attendait, en outre, le moment de ses couches, elle obtint de notre colonel la permission de faire selon son désir, et elle nous accompagna à Rangoon où elle loua une maison située non loin de la nôtre.

Une nuit, en juillet, de très bonne heure, je tressaillis en recevant d'elle un griffonnage écrit à la hâte contenant seulement ces mots : Venez, venez, venez. Je partis tout de suite pensant qu'elle était tombée malade. Mais, à mon arrivée, je trouvai Mme Cooper au lit, debout sur son séant, et entourée de ses serviteurs. « Qu'y a-t-il ? m'écriai-je. » — « Marc est mort ! me répondit-elle aussitôt, il était assis sur cette chaise (elle montrait un siège « près de son lit), toute la nuit. J'ai observé chaque détail des traits de son « visage. Il était sans tunique et il n'a pas levé les yeux une seule fois sur « moi ; il s'est assis en tirant la pointe de son bonnet de police sur son vi- « sage, mais en voyant son front et sa chevelure, je vis bien que c'était lui. « Je lui parlai, mais il ne me répondit point... Je suis sûr qu'il est mort ! »

Naturellement, j'imaginai de lui répondre que cette vision avait été causée par le chagrin de son absence et l'état dans lequel elle se trouvait. J'affectai de rire avec elle sur le ton de la plaisanterie lui disant que ce n'était rien que le résultat de son imagination, et lui rappelant qu'aux dernières nouvelles reçues du théâtre de la guerre, le major Cooper, était parfaitement bien et faisait prévoir son prochain retour auprès d'elle. Malgré la gâté que j'aurais voulu lui communiquer, je ne pus l'arracher à sa conviction, et la voyant abattue et sans énergie, je lui proposai de passer la nuit suivante avec elle. Ce fut, en vérité, une bien belle nuit ! Aussitôt que nous fûmes au lit, quoique la lampe jetât sa lumière dans la chambre. Mme Cooper déclara que son mari était assis dans la même chaise que la nuit dernière, et m'accusa de duplicité quand je lui déclarai que je ne voyais rien du tout. Je m'assis sur mon lit, mais j'eus beau écarquiller les yeux, je ne pus dis-

cerner qu'un fauteuil vide et je le lui dis. Elle persista à soutenir que le major était assis là et décrivit l'apparition et ses gestes. Je sortis de mon lit et allai m'asseoir sur la chaise, quand elle s'écria par deux fois : « Ne faites pas cela ! Vous êtes assise droit sur lui. » Evidemment, l'esprit était aussi réel pour elle que s'il eût été en chair et en os. Bien que je ne fusse pas très sensible, je me levai brusquement ne me sentant pas bien à mon aise moi-même, et demurai assise près d'elle le reste de la nuit écoutant ses affirmations, que son mari était mourant ou mort. Elle ne voulut pas consentir à venir chez moi, et, la troisième nuit, j'eus à passer par la même épreuve que la précédente. Après la troisième nuit, la vision cessa d'apparaître, et il me fut permis de retourner chez moi. Mais, auparavant, Mme Cooper me montra son carnet sur lequel elle avait écrit aux dates des 8, 9 et 10 juillet, la note suivante : « Marc s'est assis à côté de moi cette nuit. » Le temps passa et aucunes mauvaises nouvelles n'arrivèrent de Chine. Mais les courriers ayant été interrompus, les communications postales avaient été conséquemment suspendues. Nous reçûmes pourtant, occasionnellement, des lettres par un bateau à voiles.

Enfin, septembre arriva, et le 3 de ce mois, le bébé de Mme Cooper, venait au monde et mourait. La mère était naturellement plongée dans une grande détresse morale, par ce malheur, et je fus doublement frappée de chagrin lorsqu'en allant pour la voir, j'appris, par des amis, la mort de son mari, qui avait succombé à Macao, à un accès de fièvre chaude. Nous avions l'intention de ne point lui faire part de cette triste nouvelle, avant qu'elle fût entrée en convalescence. Mais, aussitôt que je fus dans sa chambre, elle aborda d'elle-même ce sujet. « N'y a-t-il pas là des lettres de Chine ? me demanda-t-elle (question remarquable par elle-même, parce que les courriers ayant été arrêtés, il n'y avait plus de dates fixes auxquelles on les pouvait attendre du théâtre de la guerre). Dans la crainte de la voir insister pour avoir les nouvelles, je voulus temporiser et lui répondis : « Nous n'avons rien reçu. » — « Mais, il y a là une lettre pour moi, continua-t-elle, une lettre avec l'annonce de la mort de Marc ; il est inutile de le nier, je sais qu'il est mort, il est décédé le 10 juillet. » — D'après les informations du Journal publiant les nouvelles, cela fut trouvé exact. Le major était tombé malade le jour même où il était apparu pour la première fois, et était mort le troisième.

Cet incident est d'autant plus remarquable qu'il n'y avait point parmi les témoins de ce fait, de personnes jeunes et sentimentales, ni qui eussent demeuré assez de temps ensemble, pour avoir fait naître entre eux un accord sympathique. Mais cela est arrivé tel que je l'ai raconté.

FLORENCE MARRYAT.

Pour la traduction, LEOPOLD DAUVIL.

(A suivre).

AU SUJET DE LA NAISSANCE DU PRINCE ROYAL D'ITALIE

— Parmi toutes les prophéties qu'a fait sortir de terre la naissance du royal enfant d'Italie, l'une d'elles, nous frappe particulièrement et mérite d'être portée à la connaissance de nos amis de la Revue : — Différents journaux l'ont, du reste, relatée.

— Elle est due à une excellente « Média », dessinatrice (et également auditive), dont les dessins originaux et délicats sont aussi intéressants que curieux à consulter.

Mme Francine Minda, la « Média » en question, fit, il y a treize mois, sous l'initiative de ses Espritsfamiliers, le portrait au pastel d'un délicieux enfant tout enveloppé de dentelles frissonnantes et de rubans bleus — couleur significative : — Mais, le plus étrange est, que, sur cette mignonne tête bouclée comme celle d'un petit Saint-Jean, était campée bien droite, la Couronne d'Italie.

Comme la Reine, à cette époque, ne donnait aucune promesse, notre « Média », après avoir montré ce dessin aux intimes, qui lui forment comme une petite cour, envoya le royal poupon dormir dans un des nombreux cartons qui renferment ses dessins.

Lorsque, quelques mois plus tard les jeunes souverains sentirent de nouveau renaître l'espoir de donner un héritier à la Couronne, Mme Francine Minda, très modeste, ne pensait plus à la petite tête qui reposait maintenant dans la vitrine de son salon ; mais ses amis y pensaient pour elle ; on la pressait fortement de l'envoyer au Quirinal, afin de fortifier l'espérance du jeune couple royal ; ses Esprits se mirent de la partie, et vainquirent sa résistance en l'assurant de la réalisation de l'heureux événement, qui devait mettre l'Italie en fête.

Le dessin fut donc envoyé à la Reine Hélène, le 22 juin ; celle-ci, lui en faisait accuser réception quelques jours plus tard, par la lettre suivante :

Corte di S. M. la Régina.

Racconigi, 27 juin 1904.

Madame,

La Reine, mon auguste souveraine, a reçu avec une grande bienveillance le dessin que vous venez de lui envoyer.

Sa Majesté me charge, à présent, de vous remercier en son nom, et aussi pour les sentiments et les vœux que cet aimable hommage témoigne.

Je m'empresse d'obéir à l'ordre reçu et vous assure, Madame, de ma parfaite considération.

Marquise CALABRINI.

A Madame Francine Minda, avenue Malausséna, 12, Nice.

Le 4 septembre, Mme Minda, recevait cette communication :

— Le 15 septembre, sera la réincarnation d'un « Esprit supérieur ». La bonne étoile qui luira sur cet enfant, brillera du plus vif éclat : Juste, ferme, mais bon, il sera un souverain adoré jusqu'à sa mort.

Acclamé comme « l'enfant du peuple », par lequel il est surtout impatiemment attendu, le fils de Victor-Emmanuel II, sera donc un roi heureux, puisqu'il possèdera l'amour de ses sujets.

VERITE.

Je puis certifier la véracité du dessin que j'ai vu, il y a plus d'une année, et celle de cette communication, que j'ai lue avant la naissance du prince royal — l'Esprit s'est trompé de deux jours, dans la date qu'il nous donna, mais nous savons qu'en fait de dates, les invisibles sont sujets à caution ; du reste, à deux jours près — n'est-ce pas prédire à peu près juste ?

Chez Mme Minda, j'ai pu constater que les Esprits se mêlaient constamment à la conversation, soulignant à tout instant les mots par de formidables craquements, dans de grands meubles de chêne.

Voici donc, enfin, la France qui tient cette fois le record de la prophétie ; espérons qu'elle saura le conserver ; et que le don de notre nouvelle « Média », prendra tous les jours de nouvelles forces, et rendra de grands services à notre cause.

Mme Minda est une femme aimable, nullement vaine de son don, et qui désire vivement le mettre au service de notre grande croyance.

DIANE MAREST.

(Nice)

UN FAIT DE VISION REMARQUABLE

On sait quel rôle important joue aujourd'hui, pendant cette terrible guerre entre la Russie et le Japon, le chemin de fer transsibérien qui unit St-Petersbourg et Moscou, avec le lac Baikal, Port-Arthur et Wladivostok ; mais peu de personnes savent qu'on ne trouve pas de voie ferrée, où il y ait eu tant d'accidents que sur cette ligne de l'Extrême-Orient. M. I. Z..., de Tomsk, écrivit dans la Revue *Kraj*, de St-Petersbourg (n° 978, mars 1901) que, sur le chemin de fer transsibérien, dans l'espace de dix mois, il y a eu cent quarante-cinq catastrophes.

Cette fois je vais raconter, aux lecteurs de la *Revue Spirite*, comment un train de chemin de fer transsibérien fut sauvé d'un terrible accident, grâce à une vision du mécanicien. Dans la banlieue de St-Petersbourg, habitait, en 1901, dans une modeste chambre, M. E. K..., qui, plusieurs fois par an, au moment des vacances, partait par le chemin de fer transsibérien, via Ufa, Tchelabinsk, Omsk, à Irkoutsk, en visite chez des parents. Lors de son dernier voyage, en 1901, il fut témoin d'un fait extraordinaire, qu'il raconte comme suit : « A quelques verstes de la station Krasnojarsk, notre train, qui allait à toute vapeur, s'arrêta brusquement. Par suite de cette marche rapide, le brusque arrêt fut si instantané, que tous nous ressentîmes une violente et très désagréable secousse. Evidemment, le mécanicien, pour une raison grave, avait serré le frein et subitement arrêté la marche du train.

L'alarme ne manqua pas à se glisser parmi les voyageurs. On regarda par les portières, mais on ne vit rien de suspect sur la voie et aux alentours. Alors quelques voyageurs, moi entré autres, sortirent du wagon et se dirigèrent vers la machine. Près du tender se trouvait le mécanicien, très pâle et visiblement ému par quelque chose d'effrayant. Il nous regarda d'un air farouche, tout tremblant, les yeux égarés, n'articulant qu'un mot : « Le moine ! », « Le moine ! » — Les voyageurs, très surpris, l'accablèrent de questions : « Qu'est-ce qu'un moine vient faire ici ?... Voyons, de quel moine parlez-vous ?... Mais il n'y a pas de moine dans le train !... » — Après quelques moments de silence et de repos le mécanicien se remit et put enfin prononcer quelques mots. Il nous raconta qu'il avait distinctement vu, sur la voie, un moine, en habit noir, avec une longue barbe grise, tenant la main levée comme s'il lui commandait d'arrêter le train. Au moment que le mécanicien serrait le frein de la locomotive pour arrêter le train, le moine avait disparu. Après une minutieuse recherche, nous ne trouvâmes absolument rien et convinmes que ce fut une vision. Mais pourquoi était-elle apparue au mécanicien ? N'était-ce pas une hallucination ? — Après une courte délibération, quatre voyageurs étaient chargés d'aller en avant du train pour voir si tout était en ordre. Je fus aussi choisi pour cette besogne. Nous partîmes donc en suivant les rails, regardant à droite et à gauche et examinant tout très exactement. Mais jugez de notre stupéfaction et de notre émotion, lorsque nous aperçûmes qu'à cent pas à peu près de l'endroit où la locomotive s'était arrêtée, la voie était défoncée et les rails enlevés. Nous tous, voyageurs et employés, avons été sauvés d'un danger épouvantable, d'une mort certaine. On peut se figurer quelle impression produisit sur nous ce miracle. Car, je le répète, c'est bien par miracle que nous avons échappé à une mort certaine. C'est Dieu qui, dans sa bonté infinie, envoya un Esprit pour faire arrêter le train... » — Voilà ce que raconta M. E. K..., jeune homme intelligent, sérieux, et qui est incapable d'altérer la vérité.

JOSEPH DE KRONHELM.

Entretien avec Anselme

XVI — LES LEÇONS DU PASSÉ

Les tracas de la vie ont ébréché ma foi,
 Refroidi mon ardeur, usé tous mes moyens,
 Rien ne tourne à mon gré, tout s'effrite chez moi,
 Je suis comme énérvé. L'esprit toujours tendu,
 Constamment aux aguets, je cherche à dérober,
 A saisir le secret du puissant mécanisme
 Qui met en mouvement les ressorts de mon être.
 Problème inquiétant, je voudrais le résoudre.

Deux êtres sont en moi. Je les sens s'agiter
 En complet désaccord, s'opposer des désirs,
 Des aspirations et des desseins contraires.
 L'un me pousse sans cesse à l'idéal divin,
 L'autre, tout aussitôt, me saisit et me livre
 A l'appétit terrestre, à la réalité.
 J'oscille entre les deux. Je voudrais les disjoindre,
 Afin d'examiner leur mode d'action
 Et les points d'adhérence où viennent se souder,
 S'unir étroitement, se solidariser
 La matière et l'Esprit, l'inertie et la vie.
 Je n'y puis réussir. Dédaigneux des plaisirs
 Et des succès mondains, exempt d'ambition,
 N'ayant de cœur à rien, je m'absorbe en moi-même
 Passif et résigné, laissant sombrer ma vie
 Dans le désœuvrement et l'inutilité.
 Tel est le vrai bilan d'une longue existence
 Chétive en résultats et bien près de s'éteindre
 A l'abri du besoin. Quels fruits rapporterai-je
 De ce pèlerinage aux terres de labeur
 Que je poursuis encor ? Bien maigre mon butin
 Glané nonchalemment aux abords du chemin.
 Sera-t-il suffisant pour solder ma rançon
 Du monde que voici ? Dieu m'en tiendra-t-il compte ?
 J'ai confiance en Lui mais je suis inquiet,
 J'aurais pu faire mieux. Ayant déjà vécu
 Je sais, pertinemment, que l'homme relégué
 Aux terres de labeur et de rédemption,
 Tel le globe où je suis, y vient pour corriger
 Ses imperfections et puis participer
 A l'œuvre de progrès entreprise en commun,
 Et solidairement, par son humanité.
 S'incarner en un monde, y vivre longuement,
 Ne pas participer aux œuvres de progrès
 Et disparaître enfin sans laisser, après soi,
 Un sillage apparent sur l'océan des temps,
 Anselme, mon ami, mon conseiller fidèle,
 Mon guide et mon soutien, dites-moi, je vous prie,
 De quelle utilité cela peut-il bien être ?
 — Tu murmures toujours contre ta destinée.
 — Ami, ne grondez pas. Ne puis-je donc me plaindre,
 Déplorer l'impuissance où je me vois réduit ?
 Je voudrais écarter, entrebâiller à peine,
 Simplement soulever le voile impénétrable
 Qui dérobe à mes yeux...

— L'énigme de la vie.

— Oh ! mon ambition ne va pas jusque là.

Modestes sont mes vœux, simples sont mes désirs.

Le marin, tout entier à son œuvre appliqué,
Sachant qu'il doit aller de tel port à tel autre,
Demande, chaque jour, à sa carte routière,
Si l'étape à franchir n'offre point de dangers.
Cela m'est interdit. Sans guide et sans boussole
J'avance en tâtonnant au milieu des ténèbres,
Pour mieux m'y reconnaître et voir clair en moi-même,
J'ausculte mes instincts, dissèque mes pensées,
Dans l'espoir d'exhumer, du fond de ma mémoire,
Des vestiges probants, témoins irrécusables
De mes sensations en d'autres existences.
Il arrive, parfois, qu'une lueur soudaine,
Ravivant brusquement ma mémoire engourdie,
Me laisse apercevoir un reflet fugitif
Des temps qui ne sont plus. Que ne m'est-il permis
De suivre, du regard, la longue théorie
De mes gîtes d'étape et de mes stations
Dans les terres du ciel. Oh oui ! j'ai voyagé,
Tour à tour et souvent, vécu, puis revécu
Dans les maisons de Dieu qui parsèment l'espace.
J'en ai l'intuition claire, nette et précise :
Mon être tout entier l'atteste et le proclame,
Cela j'en suis certain. Quels souvenirs me restent
De tous ces avatars ? Je connais l'actuel,
Les choses d'aujourd'hui, mais d'où suis-je parti.
Quel chemin ai-je pris pour aboutir ici ?
Le saurais-je jamais ?

— Ton suprême désir,
Ta grande ambition serait de contempler,
D'avoir sous le regard ton circuit d'existences
Et d'incarnations aux terres de labeur
Qu'il nous faut traverser pour monter jusqu'à Dieu ?

— Oui, je voudrais connaître, ami vous dites vrai,
Le lourd et long passé que je traîne après moi.

— On n'avance vers Dieu qu'à travers la matière.
Source de passions, nourricière de vices,
La matière est féconde en attrait de tous genres,
En appas séducteurs. Nous y sommes plongés.
Pour venir à nos fins il faut la traverser,
La rompre et l'assouplir au point de l'empêcher
D'opposer son obstacle à notre ascension.
C'est un rude labeur ; on ne l'accomplit pas
Au cours d'une existence. Entre deux existences
L'Etre immatériel, pour réparer ses forces,
Remonte dans les cieux, dans son monde normal,
L'espace universel. Chaque fois qu'il revient
S'incarner à nouveau, dans un globe terrestre,

Il rencontre un terrain prudemment dégagé
 Des souvenirs troublants des âges révolus.
 En rentrant dans l'arène, exempt de préjugés,
 Il reprend et poursuit la lutte interrompue
 De sa rédemption du sein de la matière
 Sans nulle autre assistance et nul autre moyen
 Que son intelligence et sa moralité,
 C'est-à-dire, en un mot, le savoir amassé,
 L'expérience acquise et la réminiscence
 De progrès entrevus sous bien des latitudes
 De mondes différents, au cours de l'existence.
 Ce sont nos seuls appuis, mais ils sont inégaux
 Et, malheureusement, dans le monde où nous sommes
 Le plus faible des deux c'est la mortalité.
 Et voilà le pourquoi, bronchant à chaque pas,
 Nous trébuchons sans cesse, ivres de convoitises,
 De désirs insensés, d'ambitions déçues.
 Qui nous libérera du joug de la matière,
 De son contact gênant ? La Solidarité,
 L'égoïsme vaincu, le fort abandonnant,
 A la communauté, le surplus des besoins
 De sa propre existence.

— Anselme, c'est un rêve.

— Non, ce n'est pas un rêve. Il existe partout
 Dans les immensités du domaine céleste,
 Des mondes fortunés où s'en vont les Esprits,
 Heureux, à tout jamais, d'avoir enfin rompu
 Les liens corporels d'égoïsme et d'envie
 Qui les tenaient captifs. Mais n'envisageons pas
 Cet aspect aujourd'hui. Revenons à tes plaintes.
 Sans l'oubli du passé, de nos vicissitudes
 Et changements d'état, brusques, déconcertants,
 Nous serions éblouis, nous aurions le vertige,
 Nous ne pourrions agir. Mais jadis nous nous sommes
 Expliqué là-dessus.

Oui, je sais, le Léthé,
 Dans les ondes duquel nous avons immergé
 L'image du passé.

— L'image anecdotique.

De bure ou de velours qu'importe la tunique
 Dont tu fus revêtu ? Quand les raisins sont mûrs,
 Au temps de la vendange, on presse la grappe
 Pour exprimer le jus, le suc de sa substance.
 Ainsi font les Esprits. Après chaque existence,
 Dédaignant l'accessoire, ils conservent en soi
 L'enseignement moral, produit essentiel
 De l'épreuve subie.

— Anselme, je vous entends

Mais ne saisis pas votre raisonnement,
Voici ce que je pense : aux endroits périlleux,
Des Signes apparents indiquent aux marins
Les récifs menaçants qui traversent leur route.
Pour moi rien de pareil. Hésitant et craintif,
Entouré de dangers, j'erre dans l'inconnu,
Poussé par le Destin à l'accomplissement
De l'œuvre de ma vie. Ah ! s'il en est ainsi,
Si rien ne m'avertit, si rien ne me dénonce
Les perfides écueils embusqués sous les flots
De l'océan bourbeux des passions humaines,
Anselme, répondez : à quoi me servira
Cet amas de savoir auquel chaque existence
Ajoute son appoint ?

— Mais, le savoir acquis,
C'est l'être tout entier, agissant et pensant,
Qui traverse la vie en s'élevant vers Dieu.
Que serions-nous sans lui ? Rien, absolument rien,
Nous n'existerions pas. Cesse donc de tenir
D'inutiles propos.

— Oui, je suis inhabile
A rendre ma pensée. Anselme écoutez-moi,
Ne me repoussez pas, tâchez de me comprendre.
Dans l'intérêt majeur de ma sécurité,
Je mets en mouvement toutes mes forces vives,
Toutes mes facultés, afin de conquérir
Une part de bien-être, un lot de jouissance
Du domaine commun de notre humanité.
En agissant ainsi je marche dans ma voie,
J'obéis, sans contrainte, à l'appel des désirs,
Au cri des passions qui bouillonnent en moi,
Mais n'ayant souvenir des leçons du passé,
Je ne puis éviter l'imprévu des surprises
Surgissant tout à coup des bas-fonds de la vie
Et toujours je reviens aux mêmes errements.

— Mais nous nous souvenons des leçons du passé.
Les anciens inscrivaient au fronton de leurs temples :
« Apprends à te connaître ». Hé bien ! suis ce conseil
Et descends en toi-même. Examine de près
Les coins et les recoins de ton entendement,
Cherche ce qui s'y trouve et tu verras en œuvre
Les leçons d'autrefois. Chaque heure de la vie
Apporte un contingent de notions diverses,
Se mêlant, s'ajoutant, s'amalgamant ensemble,
Pour servir d'aliment à notre intelligence,
Elargir et hausser toutes nos facultés.
C'est l'âme qui perçoit, la mémoire enregistre ;
L'instinct conservateur surveille l'organisme ;

Le jugement compare, établit les rapports ;
 La raison coordonne, apprécie et prononce,
 Fixe la notion du bien, du nécessaire.
 Sa voix se fait entendre au dedans de notre être,
 Caressante et joyeuse en approuvant nos gestes,
 Mécontente et plaintive en nous voyant glisser
 Sur la pente du mal ; enfin, l'intuition,
 Echo répercuteur des vérités innées,
 Lueur illuminant la conscience humaine,
 Sorte d'instinct moral qui nous vient prémunir
 Au moment opportun, criterium divin,
 Vision spontanée, immédiate et claire
 Qui nous fait distinguer le bien d'avec le mal.
 Voilà l'enseignement des choses du passé.
 Progressant chaque jour, il livre à la pensée
 D'innombrables sujets de méditation.
 Que te faut-il de plus ?

— Mais le pressentiment
 Vous l'oubliez, Anselme.

— Oh ! le pressentiment
 C'est un tout autre aspect de notre vie intime.
 Si Dieu nous le permet, peut-être y reviendrai-je.

Béthune. — Octobre 1902.

PRIÈRE

Naitre, mourir, renaitre encore et progresser sans cesse, telle est la loi
 (Allan Kardec.)

Dieu de l'Espace et du Temps ! O Père des Cieux étoilés ! Toi, dont
 l'Amour et la Pensée gouvernent les Mondes ! écoute ma prière et bénis tous
 mes Frères bien-aimés de la Terre.

Je te prie pour le pauvre Mineur enfoui sous le sol qui, privé de la lu-
 mière du Jour et des gais sourires de ton Soleil, expose sa Vie au feu du
 grisou, à l'éboulement des rocs.

Je te prie pour le Laboureur au front baigné de sueurs qui, courbé sur son
 dur sillon, élève vers toi ses bras suppliants.

Je te prie pour la Femme, le Mystère sacré qui fait ouvrir nos yeux à la
 lumière du jour en nous offrant la vie pour sa Souffrance, et nous abreuve
 du Lait et de l'Amour de son sein.

Je te prie pour le Matelot offrant à tes yeux, au plus fort de l'Orage et de
 la tempête, son Front calme et son Cœur couvert d'un triple airain.

Je te prie pour l'Epouse attendant son époux, pour les Enfants abandonnés
 par leur père, pour la Fiancée soupirant après son bien-aimé, pour tous

ceux qui tendent leurs mains vers Toi. Donne à tous, ô Seigneur, la Foi, le Courage et la Paix.

Je te prie pour le pauvre Soldat, victime de l'orgueil et de l'ambition, qui meurt inconnu sur les champs de bataille ; pour tous les Opprimés des rois de la Terre ; pour celui qui Pleure et Crie dans le désert.

Je te prie pour le pauvre Proscrit qui ne sait où reposer sa Tête ; pour les Mères assises auprès de leurs fils mourants ; pour tous les Pauvres, pour tous les Petits, pour les Faibles et les Souffrants ; pour tous nos Frères de l'Humanité dont nous devons épouser les Douleurs.

Je te prie pour tous ces Etres inférieurs de la Création, qui gravitent dans la sphère de l'instinct et qui Souffrent comme nous.

Je te prie pour tous ces Navigateurs hardis et courageux, cherchant, au milieu des ténèbres épaisses qui nous enveloppent et qui nous tuent, tes Desseins impénétrables et la Raison des choses. Eloigne des fronts glorieux de ces Martyrs de la pensée le Doute et l'Orgueil.

Bénis, ô Créateur ! la plainte du Génie insulté, le soupir du savant éclairé trop tard. Répands la Lumière de tes Vérités divines et le Baume de tes Consolations célestes sur tous ceux qui Travaillent, qui Souffrent et qui Aiment.

O Toi, dont les étoiles sont les Yeux divins, Toi qui connais les noms de toutes les Ames et sais le nombre des Grains de sable qui roulent sur le bord des Océans, répands sur Tous la Force, le Courage et la Paix, et que tout devienne ici-bas : Prière, Amour et Foi.

RENE CAILLIE.

GIOVANNA

VI

Giovanna et Maurice avaient échangé les anneaux bénits par le prêtre ; l'époque de leur union était fixée. Tout entiers à leur bonheur, les jours passaient pour eux rapides. Ils ignoraient qu'un épouvantable fléau s'avancait, que ses ravages avaient dépeuplé les plaines lombardes et que l'air pur des montagnes serait impuissant à l'arrêter. Que leur importait en effet les nouvelles du dehors, les bruits du monde. Le monde pour eux se résumait en un seul être, l'être aimé ! Leur pensée ne hantait plus que des régions supraterrrestres.

Ils ne songeaient qu'à leur amour, à la vie qui s'ouvrait devant eux si belle, si riche de promesses. Mais la volonté suprême allait renverser toutes ces espérances. Après avoir entrevu une félicité idéale, Maurice devait retomber dans la sombre et désespérante réalité.

Un violent typhus s'abattit sur les rives du lac et Gravedona, la vallée de Domaso, furent successivement atteints. Quelques jours s'étaient à peine écoulés et déjà bien des demeures étaient vides. La fumée bleuâtre ne s'élevait plus au-dessus des toits. Le silence, ce silence farouche de la mort ou de la peur remplaçait le bruit du travail et des chansons ; de grandes croix blanches apparaissaient sur les portes des chaumières désertes. La faux de la Mort moissonna bien des existences parmi ces familles de pêcheurs et d'artisans, mal vêtues, mal nourries, d'une propreté douteuse et qui offraient une proie facile au fléau. Tout le jour la cloche de l'église tintait le glas funèbre et de nombreux cortèges s'acheminaient vers le *campo-santo*.

L'épidémie n'épargna pas les Menoni. Marta fut frappée la première, puis sa fille tomba malade à son tour. Toutes les familles, toutes les demeures atteintes par le fléau furent abandonnées. Les médecins étaient peu nombreux. Nul soin à attendre des parents, des amis. L'isolement, la souffrance et la mort, voilà ce que pouvaient espérer ceux que la contagion saisissait. Les plaintes qui retentissaient de toutes parts, la désolation générale arrachèrent Giovanna à sa quiétude, à son bonheur. La voix impérieuse du devoir s'éleva en elle et domina la voix de l'amour. Dédaigneuse du danger, sourde aux supplications de Maurice, elle partagea désormais son temps entre les malheureux abandonnés. Son fiancé, ne pouvant la détourner du péril, imita son exemple. Giovanna passa un mois entier au chevet des moribonds ; plusieurs expirèrent sous ses yeux. Marta et sa fille moururent malgré ses soins. Jusqu'à leurs derniers moments elle les assista, supportant avec un calme apparent le spectacle de leurs convulsions, respirant le souffle empoisonné qui s'exhalait de leurs lèvres. Tant de fatigues, d'émotions accablaient la jeune fille. Un soir qu'exténuée elle regagnait la villa avec Maurice, elle serait tombée défaillante sur le chemin si son fiancé ne l'eût reçue dans ses bras.

Elle dut s'aliter en rentrant, et d'effrayants symptômes se manifestèrent aussitôt. Un cercle de feu serrait ses tempes ; des bourdonnements insolites bruissaient dans ses oreilles ; les frissons la gagnèrent, une teinte bistrée s'étendit autour de ses yeux. Le mal faisait de rapides progrès ; la vie de Giovanna fondait comme une cire molle sous le souffle du fléau. Dès le lendemain, l'ombre de la mort flottait sur ses traits. Maurice, pâle, désespéré, se tenait tout près d'elle, pressant ses mains glacées. Approchant ses lèvres de sa bouche décolorée, il demandait à Dieu de lui faire aspirer la mort dans un baiser.

Giovanna répondait doucement à son étreinte. Ses yeux, brillant déjà des lueurs de l'au-delà, s'attachaient sur lui avec une expression de calme, de douceur sereine. Même à ce moment solennel, malgré la souffrance qui brisait ses membres, un sourire résigné éclairait son visage. Vers le soir, l'agonie commença. Giovanna s'agitait convulsivement, se débattant sous une

oppression douloureuse, implorant Dieu avec cris. A ces crises affreuses succéda un abattement profond, une immobilité semblable à la mort. Seules, les lèvres de la jeune fille remuaient. Elle semblait s'entretenir avec des êtres invisibles. Parfois aussi, on l'entendait murmurer le nom de Maurice. Un léger serrement de main, un dernier tressaillement et Giovanna expira. L'âme de cet ange retournait vers Celui qui l'avait créée.

Maurice, écrasé par la douleur, était comme un homme ivre. Ses larmes, ne pouvant jaillir, retombaient sur son cœur et le noyaient dans les flots d'un farouche désespoir. La nuit venue, on plaça des cierges allumés près du lit ; un crucifix reposait sur la poitrine de la morte dont les blonds cheveux épars formaient une couronne d'or autour de sa tête pâlie. Des sanglots à demi-comprimés s'élevèrent des coins de la salle. La tante, la vieille nourrice de Giovanna, quelques pauvres gens à qui la morte avait été secourable, priaient et pleuraient. Maurice s'approcha de la fenêtre toute grande ouverte. Ironie de la nature ! Le disque éclatant de la lune éclairait plaines et monts ; des senteurs balsamiques flottaient dans l'air ; le torrent, en courant sur les pierres, faisait entendre son joyeux murmure auquel répondait le rossignol suspendu sur les hautes branches. Au sein de la nuit tiède et parfumée, tout était lumière et chants, tout célébrait le bonheur de vivre, et là, sur sa virginale couche, la douce enfant dormait déjà de l'éternel sommeil. Ainsi pensait Maurice ; mille idées sombres, tumultueuses, grondaient dans son cerveau comme un vent d'orage.

Quel est donc le Dieu cruel qui se joue ainsi de notre cœur ! Lui avoir montré le bonheur, le lui avoir fait toucher pour le lui dérober aussitôt. Quoi, ces rêves dorés, ces rêves formés à deux étaient à jamais évanouis ! Ce cadavre qui gisait là, c'était tout ce qui restait de Giovanna ?

Il ne la verrait plus, il n'entendrait plus sa voix, il ne verrait plus dans ses yeux ces éclairs de tendresse qui l'énivraient, qui le réchauffaient délicieusement. Encore quelques heures et il n'y aurait plus rien d'elle, rien qu'un souvenir, souvenir déchirant, pénétrant comme un glaive dans l'âme ulcérée. Plus de courses à deux dans la vallée, plus de promenades sur le lac, à l'éclatante lumière du jour, plus de causeries sur la terrasse à la suave clarté des nuits. Il était triste, accablé, lorsqu'il l'avait connue ; comme un rayon son regard avait éclairé sa vie, et voilà que soudain tout s'éteignait. C'était fini maintenant ; sa vie était close, plus de rêves joyeux, plus d'espérance ; le vide, la solitude affreuse, les ténèbres se reformaient autour de lui. Comme son cœur battait à coups précipités dans sa poitrine, comme sa tête brûlait ! Un poids écrasant faisait courber son front, ployer ses genoux. Et il appelait la mort, il la désirait ardemment. « Viens, disait-il, emmène-moi avec elle, enveloppe-nous dans le même suaire, couche-nous dans la même fosse ; que la même pierre nous recouvre ! » Mais non, elle était morte et il lui fallait

vivre. Quel abîme s'ouvrait sous ses pas ! Et la révolte éclatait dans cette âme contre l'implacable destin.

Évoquant les souvenirs de sa vie, depuis ses tristes années d'enfance, Maurice voyait passer comme dans un tourbillon les illusions dissipées, les joies si courtes, si vite évanouies, les félicités éphémères de sa jeunesse. Toutes les ombres, tous les soucis du passé, montaient comme un flot amer du fond de sa mémoire, submergeant en lui les derniers espoirs. À leur place, une profonde sensation d'isolement, d'abandon demeurait. Tous ceux qu'il avait aimés étaient partis. Sa mère, morte alors qu'il n'était qu'un enfant, puis son père et maintenant c'était Giovanna. Tout ce qui avait égayé son existence, tout ce qui avait fait battre son cœur allait se résumer en trois sépulcres. « Oh ! murmurait-il, être invisible qui te ris de nos larmes, ne nous as-tu donc fait vivre que pour nous torturer ? Je ne demandais cependant pas à naître. Pourquoi m'as-tu tiré du néant, là où l'on dort, là où l'on se repose, où l'on ne souffre pas ! »

L'aube vint éclairer de ses pâles lueurs la triste mise en scène de la mort, Giovanna déposée au cercueil, l'arrivée du prêtre, le départ pour le cimetière. Semblable à un automate, Maurice suivit la bière, couverte de bouquets de roses blanches, portée par des jeunes filles de Gravedona. Abîmé dans sa douleur, il ne vit rien du cérémonial funèbre de l'église, il n'entendit point les psalmodies lugubres. Le bruit sourd de la terre tombant sur les planches du cercueil le rappela enfin à lui.

Les assistants éloignés, la fosse comblée, il se trouva seul devant la sépulture de sa fiancée. Alors son cœur se déchira ; il se jeta sur le sol, étendant ses bras au-dessus de la morte ; un sanglot souleva sa poitrine et un ruisseau de larmes coula de ses yeux.

VII

L'hiver est venu ; d'épais nuages fuient dans le ciel ; le vent passe en mugissant sur les collines dépouillées et fait tourbillonner des amas de feuilles mortes. Maurice, seul, vêtu de deuil, est assis près d'un feu qui pétille, dans sa petite chambre dominant le lac. Un livre est ouvert devant lui, mais il ne lit pas ; de sombres pensées l'assiègent. Il songe à celle qui repose là-bas, sous la terre glacée, il prête l'oreille aux gémissements de la bise qui pleure comme une légion d'âmes en peine. Parfois il se lève et va regarder derrière la vitre, la nappe grise des eaux, l'horizon dont les teintes plombées s'harmonisent avec l'état de son esprit ; puis saisissant un coffret de bois sculpté, il l'ouvre et en retire des fleurs desséchées, un nœud de rubans, des bijoux de femme. Il presse sur ses lèvres ces reliques d'amour ; le passé évoqué se réveille dans sa mémoire. Et les heures succèdent aux heures. Maurice reste là, à demi-penché sur ce feu qui brûle dans l'atmosphère humide. Il songe

au bonheur enfui, aux espérances évanouies. Le découragement l'a ressaisi ; le dégoût de la vie, ce dégoût amer d'autrefois, l'envahit de nouveau ; des idées de suicide germent au fond de sa pensée.

La nuit se fait et le feu va s'éteindre, mais Maurice se complait dans cette obscurité de plus en plus épaisse. Un frôlement se fait entendre derrière lui. Il se retourne et ne voit rien. C'est sans doute le bruit du vent ou les pas de la servante dans la chambre voisine. Près de la cheminée est un piano dont les touches sont muettes depuis longtemps. Tout à coup des sons s'élèvent de ce meuble hermétiquement fermé. Confondu de surprise, Maurice prête l'oreille. Cet air bien connu, c'est la romance de Mignon, la romance préférée de Giovanna, et qu'elle aimait à jouer le soir après le repas. Le cœur de Maurice se serre ; des larmes mouillent ses yeux. Il se lève, fait le tour du piano : personne ! le tabouret est vide. Il revient vers sa place. Est-ce une illusion des sens ; une ombre blanche occupe le fauteuil qu'il vient de quitter. Tremblant, il s'approche. Ces yeux, ce regard limpide, ces cheveux blonds comme des épis mûrs, cette bouche souriante, cette taille svelte, élancée, c'est l'image de Giovanna. O magie, la tombe rend-elle donc ses hôtes ! Une voix vient caresser ses oreilles : « Ami, ne crains rien, c'est bien moi ; ne cherche pas à me saisir, je ne suis qu'un Esprit. Ne t'approche pas davantage ; écoute-moi. » Maurice s'agenouille ; il pleure : « O mon ange, ô ma fiancée, est-ce donc toi ? »

— Oui, je suis ta fiancée, fiancée avec toi bien avant cette vie. Écoute, un lien éternel nous unit. Nous nous connaissons depuis des siècles, nous avons vécu côte à côte sur bien des rives, parcouru ensemble bien des existences. La première fois que je t'ai rencontré sur terre, j'étais bien faible, bien timide, et la vie était dure alors. Tu m'as prise par la main, tu m'as servi d'appui ; de ce moment, nous ne nous sommes jamais quittés. Toujours nous nous suivions dans nos vies matérielles, marchant dans le même chemin, nous aimant, nous soutenant l'un l'autre. Occupé de combats, d'entreprises guerrières, tu ne pouvais réaliser les progrès nécessaires pour que ton esprit, libre, purifié, pût quitter ce monde grossier. Dieu voulut t'éprouver ; il nous sépara. Je pouvais monter vers d'autres sphères, plus heureuses, tandis que tu devais poursuivre seul ton épreuve ici-bas. Mais je préfèrai t'attendre dans l'espace. Tu as accompli deux existences depuis lors, et durant leur cours, témoin invisible de tes pensées, je n'ai cessé de veiller sur toi. Chaque fois que la mort arrachait ton âme à la matière, tu me retrouvais et le désir de t'élever te faisait prendre avec plus d'ardeur le fardeau de l'incarnation. Cette fois j'ai tant prié, j'ai tant supplié le Seigneur qu'il m'a permis de revenir sur terre, d'y prendre un corps, une voix, pour t'enseigner le bien, la vérité. Nos amis de l'espace nous ont rapprochés, réunis, mais pour un temps li-

mité. Je ne pouvais rester plus longtemps sur terre, ma tâche étant remplie. Je ne devais pas être à toi ici-bas.

« L'heure est venue où les Esprits peuvent, selon la permission divine, communiquer avec les humains. Aussi je reviens pour te guider, t'encourager, te consoler. Si tu veux que cette existence terrestre soit la dernière pour toi ; si tu veux qu'à son issue nous soyons réunis pour ne plus nous séparer, consacre ta vie à tes frères, enseigne-leur la vérité. Dis-leur que le but de l'existence n'est pas d'acquérir des biens éphémères, mais d'éclairer son intelligence, de purifier son cœur, de s'élever vers Dieu. Révèle-leur les grandes lois de l'Univers, l'ascension des Esprits vers la perfection. Enseigne-leur les voies multiples et solidaires, les mondes innombrables, les humanités sœurs. Montre-leur l'harmonie morale qui régit l'infini. Laisse derrière toi les ombres de la matière, les passions mauvaises ; donne à tous l'exemple du sacrifice, du travail, de la vertu. Aie confiance en la divine justice. Regarde en avant la lumière lointaine, qui éclaire le but, le but suprême qui doit nous réunir dans l'amour, la félicité. »

« Sans tarder mets-toi à l'œuvre ; nous te soutiendrons, nous t'inspirerons. Je serai près de toi dans la lutte, je t'envelopperai d'un fluide bienfaisant. Ainsi que ce soir, je me rendrai visible à tes yeux, je te révélerai ce que tu ignores encore. Et un jour, quand tout ce qu'il y a en toi de terrestre et de bas se sera évanoui, unis, confondus, nous nous élèverons ensemble vers l'Eternel en joignant nos voix à l'hymne universel qui monte de sphère en sphère jusqu'à Lui. »

J'ai rencontré Maurice Ferrand, il y a quelques années, dans une grande ville, au-delà des Alpes. Il avait commencé son œuvre. Par la plume, par la parole, il travaillait à répandre cette doctrine connue sous le nom de *Spiritisme*. Les sarcasmes et les railleries pleuvaient sur lui de toutes parts. Sceptiques, dévots, indifférents, tous s'unissaient pour l'accabler. Mais lui, calme, résigné, n'en poursuivait pas moins sa tâche. « Que m'importe, me disait-il, le dédain de ces hommes. Un jour viendra, l'épreuve aidant, où ils comprendront que cette vie n'est pas tout et ils songeront à Dieu, à leur avenir sans fin. Alors peut-être se souviendront-ils de ce que je leur dis. La semence jetée en eux pourra germer. Et, d'ailleurs, ajouta-t-il, en regardant l'espace — et une larme brilla dans ses yeux — ce que je fais, c'est pour obéir à ceux qui m'aiment, c'est pour me rapprocher d'eux ! »

(Fin.)

STÉFANE.

Le Gérant : P. LEYMARIE.